



L'intelligence artificielle à la BnF



Laurence Engel
Présidente de la
Bibliothèque nationale
de France

Les technologies d'intelligence artificielle, désormais présentes dans presque tous les aspects de nos vies quotidiennes, suscitent autant d'espoirs que de craintes – pour la confidentialité des données personnelles comme

pour la protection de l'environnement. Ce numéro spécial de *Chroniques* propose un tour d'horizon de la place que tient déjà l'IA à la BnF. Acteur majeur parmi les institutions culturelles françaises et internationales, la Bibliothèque est déterminée à en explorer les usages, pour accompagner ses missions, qu'il s'agisse de mieux maîtriser la conservation de ses collections ou d'en faciliter l'accès. Mais elle s'engage dans cette voie en faisant le choix de la transparence, à rebours de l'opacité que l'on peut légitimement reprocher aux algorithmes de certains grands acteurs privés. Comme pour le développement du numérique il y a plus de vingt ans, il s'agit pour nous d'être acteur afin de ne pas se soumettre aux mirages technologiques mais pour au contraire en réaliser les promesses ; il s'agit de maîtriser la technique pour mieux en maîtriser les effets, d'offrir à tous un outil et non d'ouvrir un piège. C'est cette volonté que donne aussi à voir de manière métaphorique Jean Leblanc dont les images ponctuent ce numéro.

Cette volonté commence par ne pas renoncer à être d'abord un espace physique, un lieu d'accueil, d'ouverture et de découvertes, comme en témoigne la riche programmation culturelle proposée en ce début d'année. L'exposition *Baudelaire, la modernité mélancolique* se poursuit, la photographie contemporaine s'affiche allée Julien-Cain avec un florilège d'œuvres des lauréats des prix photographiques soutenus par la BnF, et un hommage est rendu à la comédienne Catherine Sellers à travers l'exposition d'une sélection des archives du couple Sellers-Tabard, données à la Bibliothèque. Un nouveau cycle sur les figures féminines de la psychanalyse en France, une série de conférences sur les relations entre la philosophie et le rire, des masterclasses littéraires qui accueilleront ce trimestre Catherine Meurisse ou Erri De Luca et le déploiement d'une saison musicale construite avec Radio France au son d'une Europe de la culture dans le cadre de la présidence française du Conseil de l'Union européenne. Autant d'occasions d'apprendre, de réfléchir, d'approfondir, pour que cette nouvelle année qui commence soit placée sous le signe de la rencontre, de l'échange et du partage.

Bonne et heureuse année à tous ! ☺

Réaliser les promesses de l'intelligence artificielle

4 **Grand angle**
L'intelligence artificielle à la BnF

14 **Expositions**
Prix photographiques
Catherine Sellers
Hors les murs : Antoine Coypel
Baudelaire

20 **Manifestations**
Une saison baudelairienne
Figures féminines de la psychanalyse en France
Débats au cœur de la science
21 Colonisation et guerre d'Algérie : oppositions intellectuelles
22 Catherine Meurisse
23 Presse papier, mon amour !
24 Raconter la science en temps de crise
25 Molière

29 **Collections**
Rotonde des Arts du spectacle
Hélène Cixous
30 Peter Schumann et le Bread and Puppet Theater
32 Journal et lettres de François-Mitterrand
33 Hubert Rostaing et André Francis
34 Jorge Arriagada
35 La coupe d'Arcésilas
36 Hippolyte Destailleur

40 **Échos de recherche**
Une journée au DataLab
42 Charlotte Duvette : histoire du quartier Richelieu
44 Alaa Zreik : intelligence artificielle et conservation

46 **Éditions**
Cartographie et papeterie

En couverture
Illustration Jean Leblanc

Ci-contre, à droite
Photo Elie Ludwig

Photographie de presse

Une grande commande en faveur du photojournalisme

Dans le cadre du plan de relance et de soutien à la filière Presse, le ministère de la Culture a lancé une grande commande destinée à soutenir le photojournalisme et la photo de presse. Le pilotage en est confié à la BnF qui conserve dans ses collections l'un des plus importants fonds de photographies de presse au monde. Sur le thème « Radioscopie de la France : regards sur un pays traversé par la crise sanitaire », un premier appel à projets a permis au jury, réuni en décembre, de sélectionner 100 photojournalistes lauréats. Ils réaliseront des reportages inédits visant à dresser un portrait de la France face aux nombreux défis suscités par la crise sanitaire. Un second appel sera lancé début 2022 sur la même thématique. Les œuvres produites intégreront les collections de la BnF et une série d'événements valoriseront cette commande publique, la plus importante concernant la photographie jamais faite en France.

Services aux lecteurs

Ateliers de conversation et d'écriture

Libres et gratuits, dans une ambiance conviviale et ludique, les ateliers de conversation de la BnF proposent au public allophone (étudiants, chercheurs, mais aussi salariés, réfugiés) un espace très apprécié permettant de libérer sa parole, hors de toutes contraintes scolaires. Dans le même esprit, un atelier d'écriture se tient chaque premier lundi du mois, en salle de lecture de la Bibliothèque pour tous, dans lequel les participants, encadrés par deux animateurs, s'exercent aux diverses formes d'écriture littéraire à partir des collections de la BnF.

« Moi-même je ne me souviens pas de ce que j'ai écrit. Il y a eu une flamme. Elle fut cendre sûrement, puis rien. Une pincée. Quelque chose de vivant est déposé dans le drap d'une page. »

Hélène Cixous
(voir page 30)

Dans l'atelier de Catherine Meurisse (voir page 24)



Concerts

Saison musicale européenne

Une proposition de la BnF et de Radio France, en partenariat avec France Musique. Dans le cadre de la présidence française du Conseil de l'Union européenne, la BnF et Radio France présentent une vingtaine de concerts, en partenariat avec France Musique, du 1^{er} janvier au 28 juin 2022, à la BnF, à Radio France, au théâtre des Champs-Élysées, à l'abbaye de Saint-Riquier. Au programme, des œuvres composées en France ou pour la France entre le XVII^e et le XX^e siècles, ou pour lesquelles la BnF détient des manuscrits essentiels, et qui témoignent de la richesse des liens culturels entre les différents pays de l'Union.

Voir agenda p. 17

L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE À LA BnF

Alors que l'intelligence artificielle se développe depuis quelques années dans tous les secteurs d'activités, *Chroniques* propose un dossier spécial IA qui explore ce qu'elle peut apporter à une institution pluricentenaire comme la BnF. Quelles possibilités l'intelligence artificielle ouvre-t-elle à la Bibliothèque et à ses usagers sur place et à distance ?

Illustrations de Jean Leblanc

L'IA AU SERVICE DE LA BIBLIOTHÈQUE ET DE SES USAGERS

Engagée depuis plusieurs décennies dans l'informatisation et la dématérialisation d'une partie de ses collections et services, la Bibliothèque nationale de France est impliquée dans de nombreux projets utilisant des technologies d'intelligence artificielle (IA) et envisage de faire évoluer sa politique scientifique pour pleinement les y intégrer. *Chroniques* revient sur les enjeux de leur déploiement à la BnF.

Aujourd'hui, quand vous dictez des messages à votre téléphone portable, quand vous évitez des embouteillages en suivant l'itinéraire proposé par votre GPS, ou quand vous découvrez un nouvel album recommandé par votre application de musique, vous interagissez avec des intelligences artificielles. Ce champ de recherche apparu dans les années 1950 a vu naître des techniques permettant à des machines de simuler des facultés de l'intelligence humaine – comme le langage, le calcul, l'apprentissage, la logique ou la déduction. Sur la base de ces travaux, ont ensuite été développés des systèmes d'aide à la décision dans les domaines de la médecine, du design industriel ou de la gestion de stocks, puis quantités d'applications informatiques qui se sont immiscées

dans nos pratiques quotidiennes. C'est le cas de la traduction automatique ou des agents conversationnels (*chatbots*) – comme ceux qui vous guident dans la réservation de votre billet de train. C'est aussi le cas de la reconnaissance optique de caractères, qui vous permet de faire des recherches au sein des millions de documents disponibles dans Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires.

Un immense gisement documentaire

Parce que l'IA permet d'analyser et de traiter des informations beaucoup plus rapidement et massivement qu'un œil et un cerveau humains, elle intéresse au premier chef une institution comme la BnF, qui se distingue par l'ampleur et la richesse de ses collections. La numérisation des fonds patrimoniaux, entamée dans les années 1990, la collecte de documents nativement numériques et la production des métadonnées nécessaires à la gestion et à la diffusion de l'ensemble des collections concourent à la massification des données traitées à la BnF. Plus de 40 millions de documents de multiples natures



GallicaSnoop, un outil d'aide à la fouille d'images

Retrouver dans la presse des années 1930 les images représentant des femmes à bicyclette, localiser les singes qui peuplent les marges des manuscrits médiévaux enluminés, recenser les différents véhicules inventés pour marcher sur l'eau, c'est désormais possible grâce à GallicaSnoop. Ce moteur d'indexation et de recherche d'images a été codéveloppé par l'Institut national de recherche en sciences et technologies du numérique (Inria) et l'Institut national de l'audiovisuel (Ina). Expérimenté à la BnF dans le cadre d'une convention entre le ministère de la Culture et l'Inria, il repose sur un réseau de neurones artificiels qui calcule les similarités visuelles. « C'est sur ce même moteur que s'appuie par exemple l'application *Pl@ntnet*, qui permet aux apprentis botanistes d'identifier les plantes qu'ils prennent en photo », précise Jean-Philippe Moreux, qui accompagne à la BnF les projets d'intelligence artificielle. Alimenté par les collections iconographiques numérisées de la BnF, GallicaSnoop est susceptible d'intéresser des chercheurs venus de toutes disciplines – des sciences de l'information à l'histoire de l'art en passant par les études visuelles – et d'être adapté à des corpus et des objectifs très divers : il est d'ores et déjà utilisé par les agents de la BnF comme outil de recherche iconographique en appui à la médiation numérique.

snoop.inria.fr/bnf

Litté_Bot, un chatbot pour discuter avec Dom Juan

En septembre 2022, le site Richelieu de la BnF, dès sa complète réouverture au public, fêtera les 400 ans de la naissance de Molière avec une grande exposition. À l'issue du parcours, les visiteurs pourront dialoguer avec le personnage de Dom Juan, grâce à un dispositif ludique et poétique d'intelligence artificielle. Celui-ci a été imaginé par l'artiste Rocio Berenguer, avec l'appui scientifique des commissaires de l'exposition et des chercheurs du laboratoire d'informatique avancée de Saint-Denis et du laboratoire Paragraphe de l'université Paris 8. Ce projet s'inscrit dans le cadre de Gallica Studio, dispositif mis en place par la BnF pour stimuler la réutilisation des données de la bibliothèque numérique Gallica et élargir le cercle de ses utilisateurs. Financé par l'école universitaire de recherche ARTEC, cet agent conversationnel ou *chatbot* littéraire s'appuie sur une base de données élaborée à partir d'un corpus de 400 pièces de théâtre du XVII^e siècle et se situe à mi-chemin entre les *chatbots* à scénarios fermés des services clients des entreprises et les *chatbots* ouverts à une conversation entièrement libre. « L'enjeu de *Litté_Bot* est aussi linguistique, précise Joël Huthwohl, directeur du département des Arts du spectacle à la BnF, car il s'agit de faire dialoguer deux langues françaises, celle du XVII^e siècle et celle d'aujourd'hui. »



REMDM, un répertoire pour reconnaître la main d'un compositeur

Le département de la Musique de la BnF travaille à l'établissement d'une base de données répertoriant les écritures des 50 000 manuscrits musicaux conservés dans ses collections. À terme, la base de données REMDM (pour Répertoire des écritures manuscrites du département de la Musique) sera pourvue d'un outil de fouille automatique d'images développé avec les laboratoires en informatique L3i (La Rochelle université) et IRISA (CNRS). « *L'objectif est de pouvoir établir des correspondances entre les manuscrits, voire d'identifier les scripteurs de manuscrits aujourd'hui anonymes, expose Rosalba Agresta, assistante de recherche au département de la Musique. Dans un premier temps, il faut préparer les données, d'abord en vérifiant et en corrigeant les notices des documents, et ensuite en annotant finement des images extraites de manuscrits numérisés.* » Cette identification repose entièrement sur l'expertise des musico-logues : c'est souvent dans la façon de dessiner les clés ou les silences, dans l'inclinaison des hampes des notes ou dans la graphie des P ou des D (présents dans des indications comme *piano, dolce* ou *crescendo*) que les spécialistes reconnaissent la main d'un compositeur ou d'un copiste.

« L'autonomie apparente des outils ne doit pas masquer l'implication réelle de l'humain dans tous les processus »

(livres, manuscrits, cartes, partitions, objets, documents sonores et jeux vidéo) dans les magasins physiques de la Bibliothèque, près de 9 millions de documents numérisés et accessibles dans Gallica, 15 millions de notices dans le catalogue général, 40 milliards d'URL collectées dans les archives de l'internet : ces chiffres donnent une idée de l'immensité des gisements documentaires sur lesquels la Bibliothèque veille. Face à une telle volumétrie, l'IA ouvre aux bibliothécaires comme aux publics de nouvelles voies vers l'intelligibilité des collections.

Une aide à la compréhension et à l'exploitation des collections

Les outils reposant sur la fouille de textes, tels ceux au cœur du projet NewsEye (voir p. 11), ou sur la fouille d'images, comme le moteur d'indexation GallicaSnoop (voir p. 7), permettent d'explorer avec une finesse et une précision nouvelles des corpus de presse ancienne ou des collections iconographiques dont les descriptions sont insuffisantes pour accéder aux trésors qu'elles recèlent. L'IA permet d'envisager des recherches sur des fonds jusqu'alors inexploités et de faire émerger de nouveaux champs d'étude en humanités

numériques, comme en témoignent les projets retenus à l'issue de l'appel lancé par le DataLab de la BnF et Huma-Num (voir p. 40). Les potentialités de l'IA sont aussi susceptibles d'accompagner les missions traditionnelles de la Bibliothèque, à l'image du projet DALGOCOL (voir p. 44) qui ambitionne d'aider à la gestion sanitaire des collections grâce à des dispositifs prédictifs.

Faire évoluer les tâches et les métiers

S'il a déjà été entamé dans certains secteurs de la Bibliothèque, le déploiement progressif de l'IA dans ses différents champs d'activité implique pour les années à venir une évolution des tâches et des métiers. « *Évolution, et non pas remplacement, note Jean-Philippe Moreux, qui accompagne les projets d'IA à la BnF. L'autonomie apparente des outils ne doit pas masquer l'implication réelle de l'humain dans tous les processus.* » Car ces outils sont conçus, programmés, entraînés et alimentés avec des données choisies et produites par des humains, via une préparation souvent longue et fastidieuse. Rosalba Agresta, qui pilote le projet REMDM (voir p. ci-contre), en sait quelque chose : avec plusieurs collègues du département de la Musique,

elle a passé une partie du confinement du printemps 2020 à examiner à la loupe les manuscrits musicaux en ligne dans Gallica pour répertorier les manuscrits autographes et en vérifier les notices descriptives. « *Ce travail, qui relève de l'expertise propre aux spécialistes du département, nous a conduits à déclasser 45 manuscrits de Concertos de Tartini que nous avons identifiés comme des copies de Giulio Meneghini* », explique-t-elle.

C'est là un des enjeux majeurs de l'appropriation de l'IA à la BnF, souligne Arnaud Beaufort, directeur des Services et des réseaux : « *Il s'agit pour nous de fournir des données correctement mises en forme pour être exploitées par des machines, et de déployer une architecture appropriée, suffisamment souple pour épouser les évolutions technologiques qui ne vont pas manquer d'advenir dans les prochaines années.* » Produire des données de qualité, comprendre l'utilisation qui en sera faite, s'adapter aux évolutions des usages – autant de compétences au cœur des métiers traditionnels des bibliothèques, qui invitent la BnF à prendre place parmi les acteurs de l'intelligence artificielle. ©

Céline Leclaire et Mélanie Leroy-Terquem



NewsEye, un projet multilingue pour faciliter l'accès à la presse ancienne numérisée

Avec sept partenaires issus de quatre pays différents – dont les Bibliothèques nationales d'Autriche et de Finlande et plusieurs grandes universités européennes –, la BnF prend part depuis 2018 au projet « NewsEye : A Digital Investigator for Historical Newspapers », financé par le programme-cadre de recherche et innovation Horizon 2020 de l'Union européenne. « Dans la continuité de projets antérieurs comme *Europeana Newspapers*, NewsEye a pour objectifs d'améliorer l'accès à la presse ancienne européenne numérisée et d'outiller ses utilisateurs à l'aide de technologies d'intelligence artificielle », explique Amanda Maunoury, qui est chargée du projet à la BnF. Des chercheurs en informatique, mathématiques, sciences de l'information et de la communication, littérature et histoire y développent et testent des outils permettant d'analyser automatiquement le texte et la structure des journaux. Les chercheurs pourront plus facilement détecter des entités nommées, des événements, voire des opinions au sein de corpus de textes qui auront au préalable été enrichis sémantiquement. Ainsi sont imaginés des services adaptés aux nouveaux besoins de la recherche, à laquelle la massification des données disponibles ouvre des champs d'exploration inédits.

www.newseye.eu/fr

Datacatalogue, une expérimentation sur les catalogues de vente

Les nombreux catalogues de vente conservés dans les collections de la BnF constituent une source documentaire indispensable aux historiens de l'art. S'ils sont pour une partie d'entre eux disponibles en ligne dans Gallica, il est néanmoins difficile d'y effectuer des recherches efficaces, du fait de leur structure spécifique. Pour contourner cette difficulté, le département des Monnaies, médailles et antiques de la BnF, en association avec Jean-Philippe Moreux, expert scientifique Gallica au sein du département de la Coopération, a noué un partenariat avec l'Institut national d'histoire de l'art (INHA) et l'Institut national de recherche en sciences et technologies du numérique (Inria). L'enjeu du projet est de segmenter et structurer les données contenues dans les quelque 17 000 catalogues de vente numismatiques conservés dans les collections du département, à l'aide du logiciel GROBID (pour GeneRation Of Bibliographic Data). « Le logiciel va d'abord traiter un très petit corpus de documents, puis nous corrigerons avec notre œil de numismate les jeux de données fournis, détaille Frédérique Duyrat, directrice du département des Monnaies, médailles et antiques. Nous pourrions peut-être ensuite entrer dans un processus plus industriel, mais il faut d'abord apprendre à la machine à traiter les particularités de ces documents et s'assurer qu'elle commet des erreurs limitées. »

Au dépôt légal du web, une collecte spécifique sur l'intelligence artificielle

La BnF ne se contente pas d'implémenter des technologies d'intelligence artificielle pour le traitement et la diffusion de ses collections, elle se charge aussi, dans le cadre du dépôt légal numérique, de collecter les ressources qui traitent de l'IA sur le web. Durant l'été 2021, plus de 700 sites web ou comptes Twitter, sélectionnés au préalable par les départements de collections, ont ainsi été moissonnés par les robots de la BnF – ce qui représente plus de 10 millions d'URL. Ces ressources couvrent aussi bien les enjeux éthiques de l'IA que ses déclinaisons littéraires et artistiques, ses impacts socio-économiques ou ses applications scientifiques et techniques. « Parmi les pages collectées, on trouve des contenus émanant de grandes figures de l'IA, comme les cours de Yann Le Cun au Collège de France, explique Isabelle Degrange, coordinatrice du dépôt légal du web au département Sciences et techniques, ainsi que des articles sur des applications de l'IA dans de nombreux domaines : médecine, industrie, urbanisme, astronomie ou même... gastronomie, avec un projet qui se compose d'une IA pour la création de recettes, d'un robot pour les réaliser et d'un réseau social de cuisiniers ! »

« UNE BIBLIOTHÈQUE, C'EST LE CONTRAIRE D'UNE BULLE DE FILTRE »

Emmanuelle Bermès, adjointe chargée des questions scientifiques et techniques auprès du directeur des Services et des réseaux de la BnF, accompagne depuis plusieurs années les mutations numériques de l'institution. En 2019, elle a été chargée par la Bibliothèque de l'élaboration d'une feuille de route autour de l'intelligence artificielle (IA).

Chroniques : De quand date l'intérêt de la BnF pour les technologies d'intelligence artificielle ?

Emmanuelle Bermès : Pour répondre à cette question, il faut partir des collections : la BnF a commencé à constituer des collections numériques à partir des années 1990, d'abord avec la numérisation des documents, puis l'archivage du web et désormais le dépôt légal des documents dématérialisés. Cela représente aujourd'hui une masse dont la richesse, la profondeur et le rythme d'accroissement dépassent l'entendement humain. Face à cela, il faut s'outiller, que ce soit pour traiter les collections ou pour les communiquer au public. Et ça n'est pas une nouveauté pour nous : dès le milieu des années 2000, on a utilisé les technologies de reconnaissance optique des caractères (OCR) pour pouvoir faire des recherches dans les textes numérisés. C'était déjà de l'IA, même si on n'utilisait pas ce terme. La BnF a assez tôt été identifiée par la communauté internationale des bibliothèques, archives et musées comme un interlocuteur important sur le sujet : en témoigne le fait que l'on a accueilli en décembre dernier la 3^e conférence de ai4lam (voir p. 45), dont la Bibliothèque est l'un des membres fondateurs.

Vous avez été chargée en 2019 de l'établissement d'une feuille de route autour de l'intelligence artificielle pour la BnF : dans quel but ?

La nécessité d'établir une feuille de route est née d'une

double prise de conscience. D'une part, l'IA n'est pas un chantier en soi, mais une panoplie d'outils qui peuvent toucher tous nos secteurs d'activité, du catalogage à la médiation en passant par la conservation et le pilotage. Et d'autre part, nous sommes confrontés à une très grande diversité de maturité des applications de l'IA : si certains projets autour de la fouille d'images sont très avancés et susceptibles d'être prochainement proposés aux utilisateurs de Gallica (voir p. 7), d'autres sont beaucoup plus expérimentaux, à l'image de DALGOCOL (voir p. 44). Articuler ces chantiers en anticipant un avenir où les technologies d'IA vont gagner en maturité, c'est le rôle de notre feuille de route. Dans une institution comme la BnF, une grande diversité d'acteurs et d'outils sont mobilisés pour gérer la masse. La feuille de route garantit une cohérence des actions : elle s'attache à mutualiser les compétences et les briques technologiques, tout en ménageant une place pour l'expérimentation et la recherche – c'est d'ailleurs l'un des rôles du DataLab (voir p. 40) que nous avons lancé à l'automne dernier.

Face aux géants privés du numérique qui donnent le tempo en matière d'intelligence artificielle, quel peut être le rôle d'un acteur comme la BnF ?

L'enjeu pour une institution comme la BnF, c'est d'adopter des technologies qui ont vu le jour dans les secteurs de la recherche et de l'industrie, tout en étant attentive aux questions

Emmanuelle Bermès,
2021
Photo Guillaume Murat



éthiques qu'elles soulèvent. Les technologies d'IA se nourrissent de données pour fonctionner. Les données personnelles des utilisateurs, les traces laissées sur le web par les usagers font partie des données exploitées par les industries pour cibler leurs offres et retenir l'attention. C'est ce qui leur permet de proposer des contenus censés répondre à vos goûts et attentes ; c'est aussi ce qui conduit à créer des effets de bulles de filtre, où l'on se voit sans cesse proposer des contenus de même type. Or une bibliothèque, c'est le contraire d'une bulle de filtre : élargir les horizons, vérifier les sources, établir la fiabilité des informations, tout cela constitue l'expertise des bibliothécaires. En tant que professionnels de l'information, nous sommes en bonne place pour comprendre et expliquer l'IA, mais aussi pour faire en sorte que ces technologies se développent au service des usagers, en proposant des approches vertueuses, sur le plan des données personnelles comme sur le plan environnemental. ©

Propos recueillis par Mélanie Leroy-Terquem

« faire en sorte que ces technologies se développent au service des usagers, en proposant des approches vertueuses »

L'IA dans la programmation culturelle de la BnF

Dans le cadre du cycle « Débats au cœur de la science » (voir p. 22)

Jeudi 20 janvier : **Y a-t-il une intelligence artificielle ?**, table ronde avec Serge Abiteboul, Marie-Des-Neiges Ruffo de Calabre et Nicolas Sabouret

Jeudi 10 février : **Les enjeux éthiques et sociaux de l'intelligence artificielle**, table ronde avec Laurence Devillers, Antoinette Rouvroy et Dominique Cardon

Dans le cadre des « Cours méthodiques et populaires de philosophie » (voir agenda p. 7)

Mardi 15 mars : **Les langues dans les machines** (sur la traduction assistée par ordinateur), par Tiphaine Samoyault

Conférences en ligne sur Gallica
La théorie de l'apprentissage de Vapnik et les progrès récents de l'intelligence artificielle, par Yann Le Cun (1 h 15, 2018, c.bnf.fr/AsF)

Le geste galiléen par temps de big data, par Étienne Klein (1 h 15, 2018, c.bnf.fr/Ojz)

La photographie à tout prix. Une année de prix photographiques à la BnF | Jusqu'au 20 février 2022

BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Héroïse Conésa, département Estampes et photographie, BnF

Avec le soutien de la Collection Florence et Damien Bachelot pour le prix du tirage photographique, la Fondation Louis Roederer, le ministère de la Culture, Picto, La copie privée, Arles, Lumière Ilford, le musée Réattu, Pixtrakk, la SAIF

En partenariat avec l'ADAGP, Escourbiac l'imprimeur, The Eyes Publishing, le musée Nicéphore Niépce, l'université d'Angers – Galerie Dityvon

La photographie à tout prix

La BnF propose une promenade à travers l'effervescence de la création photographique contemporaine en exposant, sur le site François-Mitterrand, une sélection d'œuvres des lauréats des prix photographiques qu'elle soutient.

Dans la carrière d'un photographe, l'obtention d'un prix, qui consacre une étape dans un cheminement créatif déjà engagé, l'affirmation d'une écriture singulière ou l'exigence d'un savoir-faire, représente toujours la légitimation d'un talent. Grâce à la dotation financière, le photographe primé peut donner à sa carrière une nouvelle impulsion (nouvelle recherche, nouvelle série, nouvelle publication). Le prix induit également des rencontres qui peuvent aider, au-delà des lauréats, tous ceux qui ont candidaté et marqué l'esprit du jury.

Tous ces bénéfices conjugués tiennent à la passion constante d'associations promotrices du médium – comme l'historique Gens d'images ou le tout récent Collège international de photographie –, à l'accompagnement sans faille d'acteurs historiques du secteur – comme le laboratoire PICTO ou le magazine en ligne *Photographie.com* –, à l'intérêt croissant de collectionneurs et mécènes privés pour la photographie tels que Florence et Damien Bachelot, et enfin à la politique volontariste d'institutions qui, à l'instar de la BnF, acquièrent, exposent et conservent l'œuvre de photographes primés.

Encourager une vision diversifiée de la photographie

En offrant sur ses cimaises une visibilité aux photographes lauréats des prix dont elle est partenaire (depuis 1955 pour les prix Niépce et Nadar, 2008 pour la Bourse du Talent et 2020 pour le Prix du tirage - Collection Florence et Damien Bachelot), la BnF souhaite encourager une vision diversifiée de la photographie et de l'ensemble de ses acteurs. Si ces prix marquent la carrière d'un auteur, ils valorisent également tout un écosys-

tème photographique : celui du laboratoire photographique où s'est tissée la complicité du duo lauréat du Prix du tirage, composé de Guillaume Geneste, tireur du laboratoire La Chambre Noire, et de Bernard Plossu, grand photographe de

l'instant et du voyage. Celui aussi de la maison d'édition – à l'instar de l'éditeur marseillais Chose Commune dont le livre *Leaving and waving* de la photographe américaine Deanna Dikeman est lauréat du prix Nadar 2021 – qui contribue à la reconnaissance d'une œuvre.

À travers les photographies ici exposées, s'affirment quelques lignes de force formelles et thématiques qui donnent une vision de la vivacité de la photographie contemporaine en France. Ainsi, nombreux sont les photographes primés qui plébiscitent le noir et blanc : Grégoire Eloy, lauréat du prix Niépce, fait de la binarité chromatique le terrain d'un dialogue avec les sciences, les paysages et les êtres ; Guillaume Zuili, lauréat du Prix du tirage dans la catégorie photographe seul, joue des contrastes entre l'univers rectiligne des grandes villes américaines et l'usage quasi-alchimique de papiers périmés et du révélateur Lith ; Gabriel Dia, l'un des trois lauréats de la Bourse du Talent, exalte la sensualité du corps en proposant une chorégraphie avec des négatifs, pris en surimpression. Tous trois évoquent une forme de liberté, de fluidité mais aussi de vulnérabilité de notre monde, ce que soulignent par ailleurs chacun à sa manière les deux autres lauréats de la Bourse du Talent : Aurélie Scouarnec interroge dans ses images la place du geste comme rituel de passage entre mondes mythique et quotidien, humain et animal ; et Yan Datessen, en partant sur les traces de Rimbaud, rencontre une jeunesse errante et fébrile. Chez tous se lit une volonté de faire de la photographie le lieu d'une ambition qu'il faut à tout prix soutenir, diffuser et conserver. **📍 Héroïse Conésa**



En haut, à gauche
Auréli Scouarnec,
Série « Feræ »,
L'effraie aux gants

En bas, à gauche
Guillaume Zuili,
lauréat 2021 du
Prix du tirage
photographique
dans la catégorie
« photographe »,
Windows
Tirage Lith

En haut, à droite
Yann Datessen,
Série « A.R. »,
Belgique, Charleroi

Au milieu, à droite
Deanna Dikeman,
lauréate du prix Nadar
2021 pour son livre
Leaving and Waving,
publié par les éditions
Chose Commune

En bas, à droite
Grégoire Eloy, lauréat
prix Niépce 2021,
Série « L'Aube »,
Le Petit Lyvet,
Saint-Samson-
sur-Rance, 2020

Catherine Sellers, une vie de théâtre | Du 1^{er} février au 20 mars 2022

BnF | François-Mitterrand

Commissariat : Lise Fauchereau, département des Arts du spectacle, BnF

Autour de l'exposition : projection de *Virginia*, de Gilles Katz

Voir agenda p. 25

Catherine Sellers une vie de théâtre

Une exposition en galerie des Donateurs rend hommage à la comédienne Catherine Sellers à travers une sélection des archives du couple qu'elle formait avec l'acteur et metteur en scène Pierre Tabard, entrées par legs à la BnF en 2014.

Interprète des plus grands auteurs, de Racine à Michaux en passant par Claudel, Tchekhov ou Péter Nádás, Catherine Sellers a été l'une des comédiennes marquantes de sa génération en France. Née à Paris en 1926, elle s'inscrit en 1951 au cours d'art dramatique de Tania Balachova. Devenue comédienne, elle joue avec les plus importants metteurs en scène de son époque. Dès 1953, le jeune Claude Régy la dirige dans *La Vie que je t'ai donnée* de Pirandello : la presse salue son jeu, au service d'une scénographie novatrice, « à travers des brumes nordiques, des silences suédois, des accablants danois et des ralents finlandais », ainsi que l'écrit à l'époque le critique Jacques Lemarchand.

Sous le regard d'Albert Camus

À peine deux ans plus tard, Albert Camus, qui assiste à la représentation de *La Mouette* montée par André Barsacq, repère Catherine Sellers. Il lui donne un rôle dans deux de ses adaptations théâtrales, *Requiem pour une nonne* de Faulkner (1956) et *Les Possédés* de Dostoïevski (1959). C'est le début d'une collaboration théâtrale déterminante et d'une liaison amoureuse qui sera interrompue par la mort accidentelle de l'écrivain.

De nombreux documents en témoignent, comme des carnets de notes où se mêlent le travail et l'intime, des épreuves d'éditeurs corrigées de la main de l'auteur, des photographies de répétitions, dont une signée Robert Doisneau, ainsi qu'une correspondance croisée contenant la dernière lettre de Camus à Sellers, datée du 30 décembre 1959, quelques jours avant sa disparition.

... et de Marguerite Duras

1960 est l'année de la consécration de l'actrice : l'affiche de la 14^e édition du festival d'Avignon annonce Catherine Sellers dans le rôle d'Antigone, dirigée par Jean Vilar. La presse est mitigée mais s'incline devant « la plus douée pour l'interprétation tragique de sa génération ». La manifestation est immortalisée par Agnès Varda, alors photographe du TNP (Théâtre national populaire). Sellers endosse également en 1962 un autre rôle mythique, celui d'Andromaque dans la pièce de Racine, sous la direction de Jean-Louis Barrault, qui sera plus tard un fidèle hôte de la Compagnie Tabard-Sellers. C'est à cette époque que la comédienne rencontre Marguerite Duras qui fait d'elle l'une de ses actrices de prédilection, au théâtre puis

Catherine Sellers dans le rôle de Claire Lasnes dans *L'Amante anglaise* (1967) de Marguerite Duras, mise en scène de Pierre Tabard au Théâtre 14 Jean-Marie Serreau, déc. 1997
Photo Frank Vallet
BnF, Arts du spectacle

au cinéma, comme en témoignent un script, une lettre de l'écrivaine datant de 1969, un extrait du tournage de *Détruire dit-elle*, ainsi que des clichés de Jean Mascolo. En 1966, Sellers est engagée dans *L'Idiot* de Dostoïevski sous la direction d'André Barsacq. L'exposition présente l'une de ses robes, créée par Jacques Dupont (1909-1978) qui signe les costumes de la pièce.

La Compagnie Tabard-Sellers

Catherine Sellers se lance dans la production avec son époux Pierre Tabard, metteur en scène et comédien, en créant la Compagnie Tabard-Sellers en 1984. Plusieurs pièces sont montées dans lesquelles le couple joue parfois ensemble, elle est Phèdre et lui Thésée, en 1989 aux Bouffes du Nord ; elle est Claire et lui Pierre Lasne dans *L'Amante anglaise*, en 1997. Leur dernière production est l'adaptation de *La Chute* de Camus, jouée par Pierre Tabard en tournée nationale et internationale, de 1994 à 2001. Prix de la meilleure comédienne de théâtre de la saison 1981-1982 pour son interprétation dans *Virginia* d'Edna O'Brien, elle renonce à la scène à la mort de son époux en 2003 et s'éteint en 2014. L'exposition que lui consacre la BnF permet de revenir sur l'intense carrière d'une actrice qui, selon Marguerite Duras, jouait « toujours plus loin que la scène, toujours. Et à la place toujours dangereuse ». ◉

Lise Fauchereau



Hors les murs | *Le Théâtre de Troie. Antoine Coypel, d'Homère à Virgile*
 Dans les collections de la BnF | *La galerie d'Énée d'Antoine Coypel au Palais-Royal*
 Du 22 janvier au 18 avril 2022
 Musée des Beaux-Arts de Tours



Un décor disparu restitué par l'estampe

À l'occasion d'une exposition consacrée à l'artiste, le musée des Beaux-Arts de Tours expose les estampes restituant les compositions perdues d'Antoine Coypel pour la galerie d'Énée au Palais-Royal.

À la veille de la Révolution disparaissait, dans les travaux de transformation du Palais-Royal, la galerie d'Énée, grand décor peint par Antoine Coypel entre 1703 et 1718 pour le duc d'Orléans. Il n'en reste aujourd'hui que des dessins préparatoires, quelques tableaux et une exceptionnelle suite gravée. Par l'estampe, nous est ainsi somptueusement restituée l'immense

voûte où s'ébattaient, autour d'un formidable Jupiter, les dieux de l'Olympe. Issues des collections du département des Estampes et de la photographie, les quinze pièces de la série sont présentées au musée des Beaux-Arts de Tours, au sein de l'exposition célébrant, du 22 janvier au 18 avril 2022, le tricentenaire de la mort de Coypel. ○

Henri-Simon Thomassin, d'après A. Coypel, *Énée et Achate apparaissant à Didon*, (cat. 11)
 BnF, Estampes et photographie

Prêts remarquables de la BnF

Musée du quai Branly - Jacques Chirac, Paris
Wampun, perles de diplomatie en Nouvelle-France
 Du 8 février au 15 mai 2022
 Prêt de 11 pièces

Louisiana Museum of Modern Art, Humlebaek, Danemark
Sonia Delaunay
 Du 10 février au 12 juin 2022
 Prêt de 43 pièces

Musées de Belfort, Belfort
Faire vivre les images. Fernand Léger au cinéma
 Jusqu'au 6 février 2022
 Prêt de 31 pièces

expositions

Baudelaire, la modernité mélancolique | Jusqu'au 13 février 2022
 Commissariat : Jean Marc Chatelain, Réserve des livres rares, BnF
 Co commissariat : Sylvie Aubenas, département des Estampes et de la photographie, BnF, Julien Dimerman, département Littérature et art, BnF, Andrea Schellino, université Rome III et Paris, Institut des textes et manuscrits modernes
 En partenariat avec le Figaro littéraire et Lire Magazine littéraire

Baudelaire, la modernité mélancolique

Une grande exposition sur l'œuvre de Charles Baudelaire est présentée à la BnF à l'occasion du bicentenaire de la naissance du poète.

Plongeant au cœur de la création poétique de Baudelaire et de sa modernité, l'exposition invite à explorer le rôle capital qu'y joue l'expérience de la mélancolie, « toujours inséparable du sentiment du beau », comme il l'écrivait lui-même, indissociable aussi de ce qu'il appelait la « modernité ». Cette mystérieuse solidarité de la beauté moderne et de la mélancolie, qui est aussi pour Baudelaire une manière d'habiter le monde, guide le parcours de visite. Celui-ci embrasse les différents aspects de l'œuvre de Baudelaire en réunissant près de 200 pièces – manuscrits, éditions imprimées, œuvres graphiques et picturales. L'exposition offre l'occasion de découvrir, aux côtés des prêts prestigieux dont elle bénéficie, la richesse des collections baudelairiennes de la Bibliothèque. Des pièces exceptionnelles sont présentées, telles les épreuves corrigées de l'édition originale des *Fleurs du Mal* et le manuscrit autographe de *Mon cœur mis à nu*, saisissant autoportrait de la révolte et du déchirement intérieur d'un homme dont l'œuvre a changé le destin de la poésie. ○

Charles Baudelaire en redingote par Félix Nadar, vers 1860
 BnF, Estampes et photographie



Catalogue *Baudelaire, la modernité mélancolique*
 BnF Éditions
 224 pages - 29 €

Exposition virtuelle
expositions.bnf.fr/baudelaire

manifestations

Autour de l'exposition *Baudelaire ou la modernité mélancolique*
Concert | François & The Atlas Mountains chante Baudelaire
Nuit de la lecture | *Lettres à sa mère*, de Charles Baudelaire
Conférence | *Baudelaire, peintre de la vie antimoderne*
Cinéma de midi | Projections de films documentaires
BnF | François-Mitterrand
Voir agenda p. 4

Un concert, une lecture, une conférence et trois projections proposent de prolonger le moment baudelairien.

Une série de manifestations accompagne l'exposition *Baudelaire ou la modernité mélancolique* au cours du premier trimestre 2022 : mardi 18 janvier, un concert du groupe pop franco-britannique François & the Atlas Mountains offre une mise en musique de huit textes de Baudelaire. Pour la Nuit de la lecture, samedi 22 janvier, Michel Vuillermoz, sociétaire de la Comédie-Française lit des extraits des *Lettres à sa mère*, dans lesquelles le poète révèle sa relation ambivalente avec une femme à la fois adorée et haïe dont il tente désespérément d'obtenir l'amour et la reconnaissance. Jeudi 27 janvier, Antoine Compagnon, professeur au Collège de France et auteur

de *Baudelaire, l'irréductible* (Flammarion, 2021), donne une conférence intitulée « Baudelaire, peintre de la vie antimoderne ». Il propose une réflexion sur l'ambiguïté du regard porté par le poète sur l'œuvre du peintre Constantin Guys, tout en s'interrogeant sur ce qui liait Baudelaire à cette œuvre alors qu'il était plus proche de celles de Courbet, Daumier ou Manet. Enfin, dans le cadre du Cinéma de midi dédié au film documentaire, un programme de trois projections les 25 janvier, 15 février et 15 mars invite à découvrir des films sur des thématiques baudelairiennes. Parmi eux, à voir ou revoir, le documentaire de Nelly Kaplan sur le graveur méconnu Rodolphe Bresdin (1825-1885), dont Baudelaire disait que « *Faute de talent, il avait du génie* », ou celui d'Agnès Varda sur les cariatides de Paris, dans lequel la réalisatrice évoque le poète, qui l'accompagne dans sa recherche de femmes de pierre. Ⓞ

François & the Atlas Mountains
Photo Margaux Shore

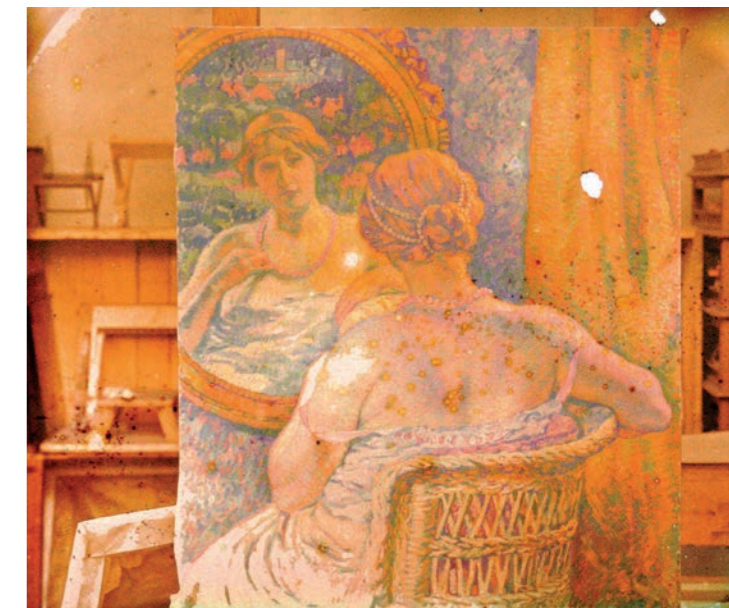
Une saison baudelairienne



manifestations

Cycle | *Figures féminines de la psychanalyse en France*
Lundi 10 janvier, lundi 7 février, lundi 14 mars 2022
BnF | François-Mitterrand
Voir agenda p. 8

La psychanalyse : une affaire de femmes ?



Un nouveau cycle de conférences met en lumière le rôle des femmes dans l'essor de la psychanalyse. Consacrées à quelques-unes des principales analystes françaises du siècle dernier, ces séances explorent leurs apports à la réflexion sur le féminin sous toutes ses formes. La conférence inaugurale est confiée à Élisabeth Roudinesco, historienne et psychanalyste, que *Chroniques* a rencontrée.

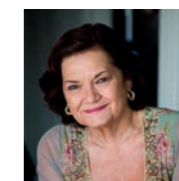
Chroniques : Quel rôle les femmes psychanalystes ont-elles joué dans le développement de la psychanalyse ?

Élisabeth Roudinesco : L'histoire de la psychanalyse est jalonnée de figures de créatrices de premier plan, d'Anna Freud à Juliet Mitchell en passant par Melanie Klein, Françoise Dolto, Maud Mannoni... Les premières psychanalystes étaient d'anciennes patientes, des épouses de psychanalystes, ou des femmes aux prises avec une souffrance et une révolte contre leur condition au sein de la société de la fin du XIX^e siècle. Dans la mesure où les femmes étaient considérées avant tout comme des mères, elles ont d'abord été cantonnées à la clinique des enfants. À partir des années 1950-1960, alors que les études supérieures se féminisent, les cursus de psychologie sont en majorité suivis par des femmes et, après 1968, celles-ci prennent une place considérable dans les sociétés psychanalytiques. Aujourd'hui, 80 % des analystes sont des

femmes. Parmi les patients, il y a également de nombreuses femmes – ce qui a toujours été le cas – mais aussi de plus en plus d'hommes qui souffrent du changement de leur statut.

La psychanalyse a été accusée de misogynie et de mépris pour les femmes ; on lui a reproché sa conception réactionnaire de la sexualité. Quel regard portez-vous sur ces critiques ?

La société viennoise dans laquelle est née la psychanalyse étant profondément misogyne, ses débuts ont été marqués par ce contexte. Plus tard, le mouvement féministe et le mouvement psychanalytique se sont croisés sans jamais se rencontrer. Les psychanalystes français étaient considérés par les féministes comme réactionnaires et sexistes, ne comprenant rien aux femmes et à la sexualité féminine. Ils sont par exemple passés complètement à côté de la question de l'homosexualité, considérée jusque dans les années 1990 comme



Ci-dessus
Élisabeth Roudinesco
Photo John Foley

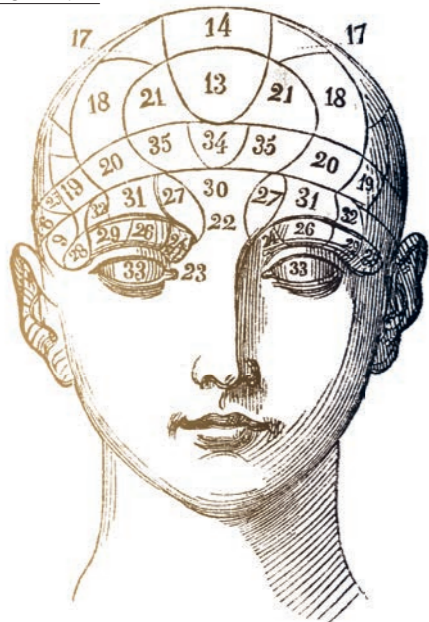
En haut
Tableau dans un atelier : jeune femme assise devant un miroir, 1920
Photo anonyme
BnF, Estampes et photographie

une perversion. Quant au complexe d'Œdipe, il a été mis en application de façon simplificatrice et psychologisante dans les années 1960, alors que Freud y voyait surtout l'action de l'inconscient qui fait que le sujet humain est agi par des pulsions qu'il ne maîtrise pas.

Qu'apporte le regard de l'historien sur ce mouvement ?

L'un des défauts majeurs du mouvement psychanalytique a été l'absence de prise en compte de la dimension historique. Il a eu tendance à s'enfermer dans une conception de la psychanalyse comme savoir absolu et à le faire fonctionner comme une religion. Mais l'histoire existe, les sociétés évoluent. Lorsque les psychanalystes, face à ces transformations, s'arc-boutent sur leurs textes sacrés en essayant de garder intacte une pensée qui fonctionne pour eux comme une explication du monde, ils sont rejetés ! C'est ce qui a provoqué la vague d'anti-freudisme aux États-Unis dans les années 1990, ou en France les inepties d'un Michel Onfray qui a accusé Freud d'être fasciste. Il faut du temps – et le travail minutieux de l'historien sur les archives – pour arriver à une vision plus juste. Ⓞ

Propos recueillis par **Jérémy Chaponneau**



Au-delà de l'intelligence humaine

La deuxième saison du cycle « Débats au cœur de la science » explore les multiples facettes de l'intelligence au travers de six rendez-vous avec des experts issus de différentes disciplines scientifiques, animés par Caroline Lachowsky, journaliste scientifique à RFI.

Offrir les clés indispensables pour comprendre des problématiques contemporaines liées à la science en faisant la part belle au débat, telle est l'ambition de ce cycle de conférences. Autour d'une table ronde, chaque séance invite trois experts à apporter leur éclairage sur un thème qui pose question au sein de la communauté scientifique ou, plus largement, de la société. Soucieux de faire dialoguer les disciplines entre elles, le cycle réunit des chercheurs et chercheuses issus des sciences fondamentales et appliquées, mais également des sciences humaines et sociales.

Réviser nos certitudes

Alors que les avancées des neurosciences permettent une compréhension toujours plus fine du fonctionnement de notre cerveau, la notion d'intelligence se trouve dans le même temps interrogée par les apports d'autres champs disciplinaires qui, de l'intelligence artificielle (IA) à l'éthologie, nous obligent à réviser nos

certitudes les mieux établies. Longtemps tenue pour l'un des attributs exclusifs de l'être humain, l'intelligence est aujourd'hui revendiquée, si ce n'est reconnue, comme étant une qualité bien plus largement distribuée, dont seraient dotés les animaux, voire les plantes et que l'on pourrait par ailleurs attribuer aux machines.

Les enjeux de l'intelligence artificielle

Le cycle s'ouvre par un diptyque consacré à l'intelligence artificielle. Le débat inaugural (« Y-a-t-il une intelligence artificielle ? ») tentera de mettre en lumière ce qui peut distinguer ou, au contraire, rapprocher intelligences humaine et artificielle. Il éclairera la question de savoir si l'intelligence des machines, capables aujourd'hui d'apprendre de manière automatique grâce à des réseaux de neurones artificiels, pourrait un jour surpasser l'intelligence humaine au point d'échapper à son contrôle. Le deuxième débat portera

D'après une planche d'organographie, tirée du *Manuel pratique de phrénologie ou Physiologie du cerveau*, par le Dr Giovanni Fossati, 1845
BnF, Sciences et techniques

sur les enjeux sociaux et éthiques que fait émerger le développement de l'intelligence artificielle, qu'il s'agisse par exemple des biais contenus dans les algorithmes des moteurs de recherche, des conséquences de l'application de l'IA aux professions juridiques ou médicales, ou encore de ses implications en matière d'emploi et de conditions de travail.

Pluralité des capacités cognitives

La suite du cycle proposera de s'interroger sur le rôle croissant des neurosciences dans les champs pédagogiques, sur la manière dont est repensée l'intelligence des animaux, puis sur les capacités cognitives que manifestent les plantes. La dernière séance se penchera sur le fonctionnement du cerveau, produit d'une longue évolution historique qui a conduit à fabriquer des biais cognitifs parfois déroutants : le cerveau est-il vraiment le meilleur allié de notre intelligence ?

Christophe Da Silva

Réconcilier les mémoires

Un colloque international sur les oppositions intellectuelles à la colonisation et à la guerre d'Algérie est co-organisé par la BnF et l'IMA. Il répond à l'une des recommandations du rapport remis au président de la République par Benjamin Stora, historien spécialiste du Maghreb, sur les enjeux mémoriels de ce conflit et le travail de vérité et de réconciliation nécessaire entre la France et l'Algérie. *Chroniques* l'a rencontré : interview.

Chroniques : Qu'attendez-vous de ce colloque sur les oppositions intellectuelles à la colonisation algérienne ?

Benjamin Stora : Qu'il permette de transmettre au plus grand nombre et notamment aux jeunes générations une vision élargie de cette période assez ignorée de notre histoire. L'enjeu est notamment de mieux faire connaître les voix de ceux qui se sont opposés à la colonisation.

Quelles ont été les premières voix qui se sont exprimées contre le colonialisme en France ?

Les premières critiques se font entendre au XIX^e siècle, émanant de courants et de sensibilités divergentes. Il existe une opposition nationaliste à la colonisation, autour de l'idée que le pays doit se concentrer sur son territoire propre et non se disperser avec les colonies. Des voix comme celles de Jean Jaurès ou Georges Clemenceau s'élèvent contre la colonisation au nom de la morale et des droits de l'homme, et, dans l'entre-deux guerres un courant anti-impérialiste se développe, lié au communisme. Dans le même temps, des artistes comme André Breton, Louis Aragon ou Pablo Picasso valorisent les cultures du Sud qu'ils considèrent comme une source d'inspiration. Ils veulent aller vers ces cultures de l'autre qui ont été méprisées et disqualifiées.

La question algérienne a profondément divisé les intellectuels français. Comment s'est dessinée la ligne de fracture entre les tenants de « l'Algérie française » et ceux qui se



Benjamin Stora
Photo Vincent Fournier

Comment expliquez-vous que la guerre d'Algérie soit si peu présente dans les représentations et dans l'imaginaire collectif en France ?

Le courant dominant chez les intellectuels et dans l'Université française est favorable à la colonisation, pour la « Grande France ». Les positions comme celles de Paul Ricœur ou Jean-Paul Sartre, résolument pour l'indépendance, sont très minoritaires. Albert Camus, lui, est anticolonialiste par souci des droits de l'homme, des fondamentaux de la République, mais il pense que la possibilité d'une Algérie réconciliée existe. Il n'a pas compris la puissance du mouvement de décolonisation.

Comment expliquez-vous que la guerre d'Algérie soit si peu présente dans les représentations et dans l'imaginaire collectif en France ?

Il y a eu une forme d'autocensure. Par ailleurs, de 1950 aux années 1990, les Trente Glorieuses ont emporté les Français dans la dynamique de la société de consommation, sans oublier les bouleversements qui ont suivi l'explosion de 1968. Personne n'avait envie de ressasser cette guerre. Et toute cette mémoire blessée s'est réfugiée dans les livres, très nombreux, qui ont été publiés : des récits de femmes, d'appelés, et ensuite d'enfants de pieds-noirs et de harkis. Tous racontent les souffrances de leurs parents, voire, depuis deux ou trois ans, de leurs grands-parents – à l'image de *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter [qui raconte l'histoire d'une famille de harkis sur trois générations]. Ainsi s'est mise en place une transmission souterraine, secrète, inavouée, qui continue aujourd'hui encore.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki



Dans l'atelier de Catherine Meurisse

Autrice de bande dessinée, dessinatrice de presse et illustratrice pour la jeunesse, Catherine Meurisse inaugure la nouvelle série de masterclasses littéraires coproduites avec France Culture et le Centre national du livre. Elle a ouvert à *Chroniques* la porte de son atelier. Rencontre.

C'est une vaste pièce très claire qui accueille quatre espaces de travail : tables de grand format, étagères, écrans d'ordinateurs, pots à crayons et à pinceaux, encre, papiers côtoient des images épinglées un peu partout et, bien sûr, des livres. « Je dessine ici tous les jours, confie Catherine Meurisse. J'ai longtemps travaillé chez moi, notamment quand j'étais à Charlie Hebdo, et aujourd'hui je n'ai plus envie d'être seule, je suis contente d'être entourée. Nous sommes quatre dessinateurs à travailler ici, chacun dans son domaine. Tout ce que j'utilise est là. »


Photos Elie Ludwig

Pour son dernier album *La Jeune Femme et la mer* (Dargaud, 2021), Catherine Meurisse a été inspirée par un séjour en résidence effectué au printemps 2018 au Japon. C'est là qu'elle a mis le point final à l'album *Les Grands Espaces*, récit de son enfance à la campagne et de sa découverte de la beauté de la nature. « J'ai vécu au Japon un moment proustien de réminiscences de paysages du Poitou au sein d'une nature totalement différente », sourit-elle. De la villa Kujoyama, elle est revenue avec quelques carnets de croquis, de très nombreuses photographies et un herbier réalisé lors de ses promenades. Mais ce n'est que deux ans plus tard que le projet prend forme. « Pendant le premier confinement, je venais travailler dans l'atelier. Je me suis servie de tous ces matériaux accumulés au Japon, alors que je ne savais pas quel album j'allais écrire. Le livre se forme très tôt en soi, sans que l'on en soit conscient. J'aime beaucoup ce moment où je commence à écrire l'histoire et où se mêlent un travail rigoureux d'écriture et, en même temps, des images qui



refont surface très naturellement. »

Au point de départ de l'album, il y a de très nombreuses notes, de sources diverses. Parmi elles, Catherine Meurisse cite le roman *Oreillers d'herbes* de Natsume Soseki qu'elle a décortiqué chapitre après chapitre. Puis elle écrit le scénario. « Et c'est alors que je peux entrer dans les détails, par exemple des personnages, en intégrant des éléments de documentation, comme ce recueil où j'ai puisé des haïkus que j'ai adaptés. Une fois que je passe au storyboard, le rythme se cale assez vite. Pour les personnages, je réalise de petits croquis qui visent à poser une attitude, ébaucher un geste, d'un trait assez vif, nerveux. Les décors,

beaucoup plus détaillés, réalisés à l'encre et au fusain, permettent de ménager des moments de respiration, voire de contemplation. » Les planches réalisées ont ensuite été transmises à la coloriste Isabelle Merlet, qui les a mises en couleurs numériquement, en dialogue constant avec l'autrice. « Je profite de mes albums pour réfléchir au dessin et apprendre, dans l'espoir de continuer à m'améliorer », confie encore Catherine Meurisse. C'est cette réflexion sur la fabrique de son écriture, mais aussi sur bien d'autres sujets en lien avec son processus de création, que l'autrice viendra mettre en lumière lors de la masterclass du 18 janvier.  Sylvie Lisiecki

Archéologie des écritures anciennes

En écho à l'exposition *L'aventure Champollion. Dans le secret des hiéroglyphes* que la BnF présentera du 12 avril au 24 juillet 2022, le cycle de conférences « De la fouille à l'écriture de l'histoire » s'intéresse cette saison à l'archéologie des écritures anciennes.

Au fil de six conférences, le cycle aborde les multiples vies de l'écriture syriaque, la pratique de l'écrit chez les Gaulois, le cas particulier du déchiffrement de l'écriture étrusque, l'écriture et les bibliothèques en Mésopotamie, la filiation entre le nabatéen et l'arabe, ou encore l'apport des nouvelles technologies à l'interprétation des plus anciens manuscrits de la Bible. Les archéologues, historiens, épigraphistes Françoise Briquel-Chatonnet, Coline Ruiz Darasse, Gilles van Heems, Philippe Clancier, Laïla Nehmé et Michael Langlois présentent leurs recherches en cours. Ils reviennent sur l'histoire des déchiffrements, racontent l'évolution de ces écritures et dévoilent ce qu'elles peuvent dire sur les sociétés qui les ont inventées et utilisées.

« Le livre se
forme très tôt
en soi, sans que
l'on en soit
conscient »

Presse papier, mon amour !

À rebours des pronostics sur la disparition prochaine de la presse papier, une après-midi d'étude rassemble les acteurs qui croient encore à son avenir, ainsi que les conservateurs qui ont pour mission de préserver et de rendre accessible ce patrimoine. *Chroniques* a rencontré Jérôme Bouvier, fondateur des Assises du journalisme qui co-organise cette manifestation avec la BnF.

Chroniques : Vous avez été journaliste en presse écrite, à la télévision et à la radio publique, vous avez dirigé plusieurs rédactions et été conseiller en charge des métiers de la presse et de l'information auprès de la ministre de la Culture : comment ce parcours a-t-il influé sur votre vision de la presse ?

Jérôme Bouvier : Au travers de ces diverses expériences, j'ai souvent été confronté à des questions de fond sur notre métier : comment réaffirmer l'utilité du journalisme face à des concitoyens qui ne nous font plus confiance ? Comment entendre les critiques et tenter d'y répondre dans un dialogue authentique ? C'est ainsi qu'avec les consœurs et confrères qui ont fondé, en 2006, l'association Journalisme & Citoyenneté, nous avons créé les Assises internationales du journalisme dont nous allons fêter la quinzième édition en mai prochain à Tours.

Comment est né le projet de cette journée d'étude ?

On observe aujourd'hui une reviviscence de la presse papier, qui échappe à bien des rationalités. En 2007, lors des premières Assises du journalisme, personne ou presque n'imaginait la fin

de la presse papier. Facebook existait à peine, Twitter pas du tout, les premiers journalistes du web étaient regardés avec circonspection, pour ne pas dire avec condescendance. Et aujourd'hui, au milieu d'une révolution des usages sans précédent, se fait jour le sentiment que non, la presse papier n'est pas morte : elle est en train de se réinventer.

Quel est aujourd'hui le paysage de la presse papier en France ?

Aux côtés des acteurs historiques comme *Le Canard enchaîné*, *Le Monde*, *Charlie Hebdo*, etc. fleurissent de formidables aventures éditoriales, comme *Sopress*, *Le 1*, ou tant d'autres encore, parfois plus discrètes, en région, comme le magazine jeunesse *Fritz*, édité à Tours. Ces jeunes pousses porteront-elles encore de beaux fruits dans dix ans ? Je me garderai bien de l'affirmer alors que les plans sociaux continuent d'affaiblir les rédactions ou qu'un millier de marchands de journaux mettent la clef sous la porte chaque année... Mais elles apportent la preuve que là où l'on offre du journalisme de qualité, il y a un public !

Propos recueillis par
Hélène Raymond



Panel de revues à la librairie de la BnF
Photo Elie Ludwig

RetroNews | la revue

Le site de presse de la BnF, RetroNews, a lancé en septembre 2021 une revue trimestrielle : au-delà de la valorisation d'archives, elle propose d'explorer les événements et périodes historiques comme autant de « moments » dont la presse s'est fait l'écho. Comment la presse reflète-t-elle, depuis plus de trois siècles, les grands questionnements et les évolutions qui traversent nos sociétés ? En quoi permet-elle d'approfondir la connaissance de l'histoire ? En mobilisant les archives des journaux d'époque, en donnant à entendre les voix qui s'y élèvent, historiennes et historiens offrent toute sa place au récit journalistique, au profit de la (re)découverte du passé.

Revue disponible en kiosque et en librairie.

Raconter la science en temps de crise

Après une édition 2021 consacrée à la représentation des femmes scientifiques dans les médias, la sixième biennale Sciences et médias propose de réfléchir aux enjeux de la communication sur la science en période de crise.

Les journées Sciences et médias sont organisées tous les deux ans autour de thématiques ayant trait à la place de la science dans les médias, que ces derniers soient traditionnels (presse et télévision) ou bien plus récents (blogs et réseaux sociaux). Elles poursuivent une double ambition : dresser un bilan des problèmes existants dans les rapports entre les sciences et les médias dans le domaine retenu, d'une part, proposer des solutions susceptibles d'être mises en œuvre et pointer des bonnes pratiques, d'autre part. « Connaître pour comprendre, comprendre pour agir », telle pourrait être la devise de cette manifestation.

À la lumière de la crise du Coronavirus

L'édition 2022 offre l'occasion de réfléchir à la manière de raconter la science en temps de crise, que celle-ci soit sanitaire, climatique, financière. Actualité oblige, les événements récents liés à la pandémie de Covid-19 seront largement abordés : ils ont mis en lumière les difficultés à concilier une recherche scientifique qui s'ancre dans un temps long, caractérisée par des mécanismes de régula-



Dessin de presse de Georges Wolinski, entre 1974 et 1981
BnF, Estampes et photographie

tion et des processus de validation qui lui sont propres, et un traitement médiatique de l'information qui, par définition, cherche à coller à l'actualité et s'inscrit dans une temporalité courte.

La journée s'articulera autour d'exposés et de tables rondes réunissant des intervenants issus des médias, du monde universitaire et des organismes de recherche. Ils proposeront une vision à la fois documentée, large et transverse du sujet abordé, et tenteront de répondre notamment aux questions suivantes. Comment raconter la science qui se fait en temps réel ? Comment transmettre ses avancées en temps de crise aiguë, mais aussi comment rendre compte de manière efficace et continue de crises qui s'inscrivent dans la durée, comme la crise climatique ? Quelles articulations entre savoirs scientifiques et décisions politiques ? Quelles relations entre experts et décideurs ? Les crises modifient-elles notre regard de citoyen sur la science ?

L'organisation de cet événement s'appuie sur un collectif qui s'est consolidé au fil des années et qui s'emploie à renforcer les liens entre scientifiques – via les sociétés savantes de mathématiques, d'informatique, de physique et de chimie –, acteurs de la médiation – Bibliothèque nationale de France – et journalistes scientifiques – Association des journalistes scientifiques de la presse d'information.

Angel Clemares

Colloque | *Retours sur Molière*

Samedi 8 janvier 2022

Projection | *Molière*, d'Ariane Mnouchkine

Lundi 10 janvier 2022

BnF | François Mitterrand

Voir agenda p. 20 et 25

2022, l'année

Molière

Philippe Caubère
(Molière) dans
Molière, film d'Ariane
Mnouchkine, 1978
Photo Michèle Laurent
BnF, Arts du spectacle

En 2022, la BnF s'associe aux nombreuses festivités organisées à l'occasion du 400^e anniversaire de la naissance de Molière et accueille début janvier deux événements : une des séances du colloque international *Retours sur Molière* et la projection du film *Molière* d'Ariane Mnouchkine.

Les origines de la création des œuvres de Molière et leur postérité seront au cœur du colloque organisé par la faculté des Lettres de Sorbonne Université, en partenariat avec la Comédie-Française, la BnF, les universités de Fribourg et de Lausanne, et le domaine de Chantilly. Il traitera de l'évolution à la fois des discours critiques sur l'auteur et des infléchissements du goût dans le public d'hier et d'aujourd'hui. La matinée du samedi 8 janvier à la BnF abordera en particulier les héritages du xx^e siècle.

Lundi 10 janvier sera projeté *Molière*, film réalisé par Ariane Mnouchkine en 1978, dans une version restaurée pour l'occasion. Outre l'interprétation fougueuse de Philippe Caubère en Molière, le film est en parfaite résonance avec l'esprit de troupe qui habite le

Théâtre du Soleil et donne à la légende moliéresque mouvements et couleurs. Le spectateur suit Molière tout au long de sa vie, de ses voyages en province à sa mort, en passant par ses grands succès parisiens. Cette projection est en lien direct avec les collections du département des Arts du spectacle qui conserve l'ensemble des archives de la compagnie du Théâtre du Soleil, parmi lesquelles des documents sur la préparation et la diffusion du film, notamment le scénario autographe de la main de la réalisatrice. Ce dernier sera exposé sur le site Richelieu de la BnF à l'automne 2022 dans le cadre de l'exposition *Molière, le jeu du vrai et du faux*, organisée en partenariat avec la Comédie-Française. ©

Joël Huthwohl

www.moliere2022.org

Cycle | *La philosophie du quotidien*

Jeudi 20 janvier, mercredi 9 février,

mercredi 16 mars 2022

BnF | François-Mitterrand

Voir agenda p. 8

Philosophie du rire

Après avoir exploré le corps dans tous ses états, le cycle de conférences dédié à la philosophie du quotidien se poursuit en 2022 avec pour thème « l'humour et le rire ».

Alors que le rire et les humoristes sont devenus omniprésents dans l'univers médiatique, au point que l'on a pu évoquer une « civilisation du rire », le cycle se propose d'explorer, à travers six conférences, les multiples visages de l'humour et du rire. Pour commencer ce cycle, Mathieu Chauffray évoquera l'humour et la plaisanterie dans la philosophie, Bernard Baas dira ce que le mot d'esprit fait à la fonction du jugement et Florent Trocquenet-Lopez s'interrogera sur la possibilité d'une éthique de l'humour. L'occasion de nous questionner sur notre amour du rire et sur ce que le rire dit de l'homme.



Rotonde des Arts du spectacle à Richelieu
Photo Elie Ludwig

Dans la Rotonde du site Richelieu, la BnF présente depuis plusieurs années un florilège de documents remarquables issus des collections du département des Arts du spectacle. Cette sélection, régulièrement renouvelée, met l'accent sur les acquisitions et dons de ces dix dernières années.

Fonds de décorateurs et de costumiers, photographies, manuscrits, estampes, affiches, programmes, marionnettes, sculptures, créations sonores et audiovisuelles : les documents entrés dans les collections ces dix dernières années présentent une grande variété. Une soixantaine de pièces sont exposées, mettant à l'honneur des artistes du spectacle et des créateurs du xix^e siècle à nos jours, dans les domaines du théâtre, de l'opéra, de la danse, des marionnettes, du cinéma et du mime.

Ainsi, le visiteur peut voir ou revoir le costume de Bip et le chapeau haut-de-forme du mime Marceau, entrés grâce au don du fonds Pierre Verry, mime et collaborateur de Marcel Marceau, présentés aux côtés d'un tableau peint par Marceau et de photographies d'Étienne Bertrand Weill qui documentent, dès la

fin des années 1940, les spectacles du mime et de sa troupe. Un peu plus loin, le manuscrit du scénario de *César* (1936) de Marcel Pagnol est entouré de pièces d'archives et de photographies issues du fonds Orane Demazis, qui interpréta notamment le rôle de Fanny dans la trilogie marseillaise. Les tirages de la photographe de spectacle Brigitte Enguérand, qui a travaillé sur les pièces de théâtre de l'auteur, complètent la vitrine consacrée à Pagnol et illustrent aussi celle dévolue au Théâtre du Soleil. L'univers du cinéma est également présent avec le manuscrit du scénario du *Quai des brumes*, écrit par Jacques Prévert et réalisé par Marcel Carné en 1938.

D'autres pièces exposées – notes manuscrites, photographies, maquettes de costumes et documents vidéo

Les arts du spectacle à l'honneur

donnent un aperçu des collaborations menées, comme celles, nombreuses, du metteur en scène Jean-Marie Villégier sur des productions de théâtre et d'opéra avec le costumier Patrice Cauchetier dans les années 1980-1990. Parmi les maquettes en volume du décorateur Michel Launay, données à la BnF en 2018, celle de *Jacob et Joseph*, monté au Festival d'Avignon en 1995, présente le travail de l'artiste, tandis qu'une maquette et deux dessins préparatoires de *L'Écume des jours*, mis en scène en 1994 par Philippe Faure, témoignent du travail du décorateur Alain Batifoulier, dont un important fonds d'archives a été donné à la BnF.

Enfin, des maquettes de costumes de Françoise Tournafond évoquent le spectacle *Vautrin*, monté par le théâtre du Campagnol en 1986. De nombreuses autres pièces exposées dans la Rotonde sont à découvrir, illustrant la richesse et la variété des collections et fonds d'archives entrés au département des Arts du spectacle dans la dernière décennie. © Laurence Decobert

Hélène Cixous

et l'éternel présent du livre

Le Prix de la BnF, créé par Jean-Claude Meyer, a été décerné en 2021 à l'écrivaine et dramaturge Hélène Cixous. Autrice engagée, à l'œuvre littéraire immense et inclassable, elle succède à Virginie Despentes, lauréate du prix en 2019.

« Où sommes-nous quand nous sommes à la BnF ? Chez qui ? Sommes-nous vivants, sommes-nous en état de résurrection ? Pour les lecteurs irlandais à la National Library de Dublin les personnages dans Hamlet sont des fantômes et à la fin tout le monde est fantôme. Selon mon hypothèse les habitants de Babel BN ne sont pas des Ombres ou des fantômes. Ce sont des revivants... » Sans doute étaient-ils là, ces « revivants », non à Dublin avec Joyce, mais à Paris, rue de Richelieu, sous les lambris de la salle Labrouste, à écouter Hélène Cixous faire l'éloge des bibliothèques et évoquer les liens particuliers qu'elle entretient avec la Bibliothèque nationale. Ce 12 octobre 2021, elle recevait le Prix de la BnF, qui vient récompenser un écrivain de langue française pour l'ensemble de son œuvre.

La passion des manuscrits

Mais profitant de l'occasion, elle expliqua aussi pour quelle raison elle avait choisi, il y a plus de vingt ans, de confier si généreusement ses archives à cette même BnF ; elle le dut en grande partie à la passion qu'elle voue aux manuscrits qui y sont conservés, « aux manuscrits, c'est-à-dire aux mains, aux souffles, aux genoux, à la poitrine, au sang de Pascal, de Flaubert, Proust, Baudelaire, Balzac, Hugo, Saint-Simon et tant d'autres dont nous sommes, à notre gré, les descendants et qui sont nos contemporains dans le temps-autre de la Littérature et qui sont nos maîtres chéris, nos donateurs ». Mystérieux échange quasi charnel entre l'auteur et son œuvre à venir, où se laisse approcher, et peut-être comprendre, le travail de l'écriture.

Des engagements et des œuvres multiples

Qui mieux qu'Hélène Cixous pouvait suggérer les secrets de l'écriture ? Figure majeure de la littérature contemporaine, elle est tout à la fois universitaire, autrice de fictions, dramaturge, voire philosophe, ou tout simplement poète, mais aussi pionnière du féminisme (*Le Rire de la Méduse* est devenu un livre culte), co-fondatrice en 1968 de l'université de Vincennes – ses engagements étant multiples comme ses œuvres... Plus de soixante-dix titres depuis *Le Prénom de Dieu* (1967) jusqu'à *Rêvoir* (2021), parmi lesquels on trouve aussi bien les fameuses pièces écrites pour le Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine, que de somptueuses critiques d'art, et surtout ces récits, qui croisent le plus intime avec l'Histoire, entre fiction, poésie, essai et autobiographie : *Dedans* (prix Médicis 1969), *Si près* (2007), *Gare d'Osnabrück à Jérusalem* (2016), et combien d'autres. Sans oublier ses *Séminaires* dont la publication vient de commencer.

L'invention d'une langue unique

Ces livres inclassables, ou comme elle le dit elle-même, ces « textes qui n'ont pas de nom », traduisent son rapport vital à l'écriture, à travers l'invention d'une langue unique. Ainsi son dernier texte, paru début octobre 2021, s'intitule-t-il *Rêvoir* – où il y a du rêve, du revoir et donc du retrouver, et pourquoi pas un au revoir. Hélène Cixous y réunit des notes prises au cours de l'année du confinement, en 2020 ; elle y joue avec le temps, l'oubli, le souvenir et entremêle librement des moments de rêve et de vie, qu'elle nous offre dans l'éternel présent du livre : « Moi-même je ne me souviens pas de ce que j'ai écrit. Il y a eu une flamme. Elle fut cendre sûrement, puis rien. Une pincée. Quelque chose de vivant est déposé dans le drap d'une page. » ©

Marie Odile Germain

Hélène Cixous,
avril 2011
Photo Sophie Bassouls





Du pain et des marionnettes !

marionnettes !

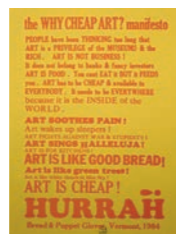
Une collection de documents relatifs aux activités du marionnettiste, peintre et graveur Peter Schumann (né en 1934) et de sa troupe de renommée mondiale, le Bread and Puppet Theater, est entrée dans les fonds du département des Arts du spectacle de la BnF grâce au don de Geneviève et Remi Paillard.

Rassemblée sur près de cinquante ans, la collection a été donnée à la BnF par Geneviève Yeullaz-Paillard après le décès de son époux en janvier 2021. Passionné par le travail accompli par le Bread and Puppet Theater, le couple a noué des liens avec Peter Schumann et l'a assisté sur certains projets.

Fondé à New York en 1962 et transféré en 1976 dans une ferme du Vermont, le Bread and Puppet s'est fait connaître aux États-Unis par ses spectacles atypiques et toujours très engagés politiquement ; après avoir été révélé au public européen lors du festival de Nancy de 1968, le collectif a fait de nombreuses tournées sur le Vieux Continent.

La culture, un besoin aussi fondamental que l'alimentation

La personnalité artistique de Peter Schumann imprègne toutes les créations du Bread and Puppet, dont le style est caractérisé



Ci-dessus
Pourquoi l'art bon marché ? (*Why cheap art?*), manifeste de Peter Schumann, 1984
BnF, Arts du spectacle

En haut
Carte postale reprenant une photographie de la parade du Bread and Puppet pour le désarmement nucléaire, 12 juin 1982
BnF, Arts du spectacle

par des marionnettes de dimensions gigantesques. Ses spectacles ont souvent lieu en plein air et se mêlent volontiers aux défilés et manifestations politiques ; ils s'accompagnent toujours d'une distribution de pain – d'où le nom de Bread and Puppet – afin de montrer symboliquement que la culture est un besoin aussi fondamental que l'alimentation. Le modèle économique du collectif est conforme à ses idéaux : les spectacles sont gratuits, les spectateurs sont invités à faire une donation dont le montant est laissé à leur discrétion, et le financement est complété par la vente d'œuvres d'art produites par Peter Schumann et son équipe – bannières en tissu, posters sur papier, peintures sur planchette de bois aggloméré ou de carton fort, sculptures de papier-mâché... Schumann est l'inventeur du concept de *cheap art* : un art qui fait feu de tous matériaux de récupération et cherche à atteindre l'expressivité maximale avec les moyens les plus simples possibles.

La collection réunie par Geneviève et Remi Paillard se compose de scénarios de spectacles, de photographies, de ressources audiovisuelles, de publications du Bread and Puppet ainsi que de publications étrangères qui lui sont consacrées, de coupures de presse, de la quasi-totalité des programmes des spectacles du collectif de 1974 à 1998, de brochures imprimées et de posters, cartes postales, livres d'artiste et autres œuvres graphiques et plastiques de Peter Schumann. © Patrick Le Bœuf

Lettres d'amour aux Manuscrits

Cinq ans après leur publication par les éditions Gallimard à l'occasion du centenaire de la naissance de François Mitterrand, les manuscrits autographes des *Lettres à Anne (1962-1996)* et du *Journal pour Anne (1964-1970)* sont entrés en 2021 par don dans les collections de la BnF, grâce à la générosité d'Anne Pinget.

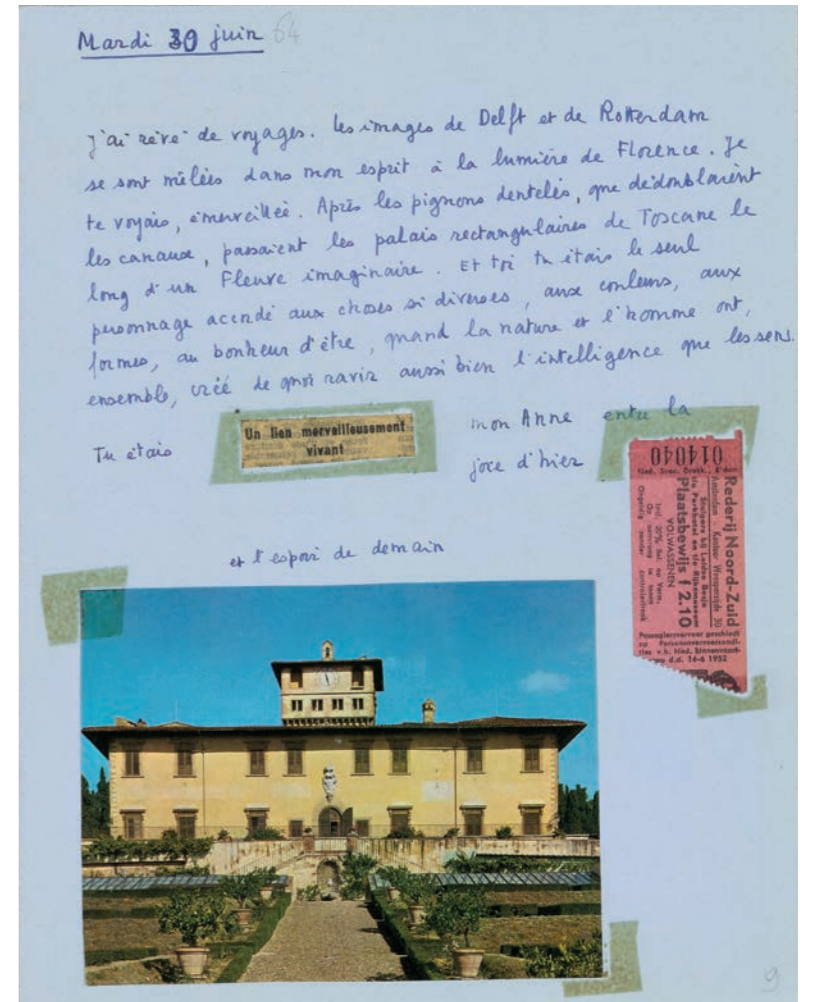
Près de trois mille feuillets – soit plus d'un millier de lettres et leurs enveloppes, naguère serrées dans quatre boîtes à chaussures –, ainsi que vingt-deux blocs de papier ont été inventoriés pièce à pièce par les conservateurs du département des Manuscrits.

Ces fragiles documents, reconnaissables à leur encre bleue, à leur en-tête et à l'écriture régulière de François Mitterrand, côtoient désormais dans les magasins de la Bibliothèque d'autres monuments amoureux, telles les correspondances de Juliette Drouet et Victor

Hugo ou de Juliette Récamier et Chateaubriand. Rédigés principalement durant les décennies 1960 et 1970, avant l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République, ils offrent au lecteur, sous une forme épistolaire et autobiographique, la chronique d'un amour partagé.

Au fil des lettres, le sentiment amoureux s'exprime avec le lyrisme d'un homme souvent poète qui, au milieu de ses multiples occupations, trouve le temps d'écrire presque chaque jour ne serait-ce que quelques mots. Ainsi, le 13 octobre 1969 : « *Je vous aime de tout / mon être, mon amour. / Tu es Anne / et ces seuls mots te / parleront autant que la / Bible de tendresse que je / me récite en moi-même / François* » (*lettre n°464*). Parallèlement, le *Journal* tenu

Feuillet du 30 juin 1964 du *Journal pour Anne (1964-1970)* de François Mitterrand
BnF, Manuscrits



pour Anne par François durant les premières années de leur relation fait écho à cette correspondance et lui offre une dimension visuelle, par les images et coupures de presse qui y sont collées. Deux cahiers de souvenirs compilés par Anne Pinget comme le trésor des moments partagés complètent, parmi d'autres archives personnelles offertes à la BnF, cette anthologie des sentiments. Vecteurs de la communication amoureuse, le *Journal* et les *Lettres* sont aussi des documents pour l'Histoire, où le récit de soi fait surgir, comme toile de fond et sous un jour unique, le quotidien d'un député-maire et d'un dirigeant politique de premier plan de la V^e République en route vers le pouvoir. © Maximilien Girard



Passeurs de jazz

Les fonds d'archives de Hubert Rostaing et André Francis viennent de rejoindre les collections du département de la Musique de la BnF. *Chroniques* revient sur l'histoire de ces deux grands passeurs de la musique de jazz.

Si le jazz, arrivé en Europe avec les régiments américains de la Première Guerre mondiale, a pu se développer, c'est grâce à des musiciens qui furent davantage que des interprètes : des passeurs. Erik Satie a joué ce rôle dans la musique dite savante, puis Joséphine Baker dans les Années Folles et Boris Vian dans la période qui a suivi la Seconde Guerre mondiale. Deux fonds entrés récemment au département de la Musique illustrent ce phénomène.

Hubert Rostaing, clarinettiste de premier plan

De la même génération que Boris Vian, le clarinettiste, compositeur et chef d'orchestre Hubert Rostaing (1918-1990) a été lié à des icônes du jazz comme Django Reinhardt ou Stéphane Grappelli qu'il a remplacé dans le quintette du Hot Club de France. Interprète de premier plan pendant les années mythiques – il a par exemple accompagné Nat King Cole –, il s'est aussi

impliqué dans diverses formes de musique populaire. Il a ainsi dirigé l'orchestre du Moulin-Rouge et écrit de la musique de film et des chansons pour Yves Montand ou Georges Moustaki.

André Francis, « Monsieur Jazz »

Par contraste, André Francis (1925-2019), journaliste non musicien mais doué de talents multiples, est devenu au fil des grilles de programmation un spécialiste assez reconnu pour être identifié comme « Monsieur Jazz ». Au-delà de ses émissions de radio et de télévision, et d'un ouvrage classique (*Jazz*, 1958), il a été associé à de nombreux concerts et festivals et a présidé l'Orchestre national de jazz à ses débuts (1986). Interlocuteur privilégié de tous les grands interprètes de la scène jazz française de la seconde moitié du xx^e siècle, André Francis a aussi laissé un témoignage de ce milieu au travers de plusieurs dizaines de dessins, représentant le profil de ses vedettes ou encore l'univers que lui

À gauche
Hubert Rostaing
Photo Robert Doisneau

À droite
André Francis
Photo Christian Rose

inspiraient les milliers de disques qu'il écoutait pour en faire la critique.

Si différents soient-ils, ces deux fonds permettent de poser la question délicate, et presque paradoxale, de la documentation d'une musique réputée non écrite, puisque transmise à l'origine par l'imitation et le compagnonnage. La BnF conserve évidemment déjà, par le seul jeu du dépôt légal, des enregistrements sonores et filmés ainsi que des publications de toutes sortes (ouvrages, revues spécialisées). Mais les fonds d'Hubert Rostaing et d'André Francis apportent une autre dimension, celle des archives : manuscrits, courriers, photographies, captations inédites, programmes... Car le jazz, comme l'avaient compris aussi bien Satie que Matisse (*Jazz*, 1947), plus qu'une musique, est un univers esthétique où l'interprétation, particulièrement dans l'improvisation, est nativement créatrice. Si la déclinaison française du jazz est identifiée depuis de nombreuses années – tel festival italien osa le titre de « Liberté, égalité, jazzité » – l'étude des traces multiples de son patrimoine remet en jeu, de façon séduisante, le concert des savoirs. © Jérôme Fronty



Jorge Arriagada, composer pour le cinéma

Les archives du compositeur de musique de film Jorge Arriagada, qui a notamment collaboré avec le cinéaste Raúl Ruiz, viennent de rejoindre les fonds du département de la Musique de la BnF. Elles sont principalement constituées de manuscrits et de partitions nativement numériques.

Né au Chili en 1943, Jorge Arriagada a suivi des formations en France auprès de compositeurs tels que Max Deutsch, Olivier Messiaen et Pierre Boulez, ainsi qu'aux États-Unis où il est remarqué pour son apport dans le champ de la musique électroacoustique. Installé à Paris à partir du milieu des années 1960, il y fonde en 1970 le Studio de musique expérimentale du centre américain (SMECA). Touche-à-tout, Jorge Arriagada explore différents champs musicaux dont témoigne le don de manuscrits et de partitions nativement numériques proposé à la BnF à l'été 2021 : musique contemporaine pour orchestre et ensembles émaillée, parfois, de parties pour instruments traditionnels, musique fonctionnelle composée à l'occasion d'expositions et, surtout, musique de film. En 2020, il reçoit le Grand prix Sacem de la musique pour l'image.

Un dialogue fécond entre créateurs

Travailler avec un cinéaste comporte des contraintes spécifiques à la temporalité d'une œuvre collective : la musique sera-t-elle pensée en amont ou en aval du scénario ? Quelle articulation le montage construira-t-il entre les images et la bande-son ? Le dialogue entre créateurs se révèle particulièrement fécond quand l'érudition musicale d'un réalisateur favorise une forme de complicité avec le compositeur. Une dizaine de dossiers de partitions couvrant les années 1980 à 2000 témoignent ainsi de l'intense collaboration entre Jorge Arriagada et son compatriote Raúl Ruiz (1941-2011). L'adaptation du *Temps retrouvé* de Proust offre au premier un défi de taille : composer une œuvre musicale pour un monument de la culture

française. Pour ce film sorti en 1999, Jorge Arriagada imagine donc sa propre version de l'emblématique sonate de Vinteuil.

Une œuvre foisonnante

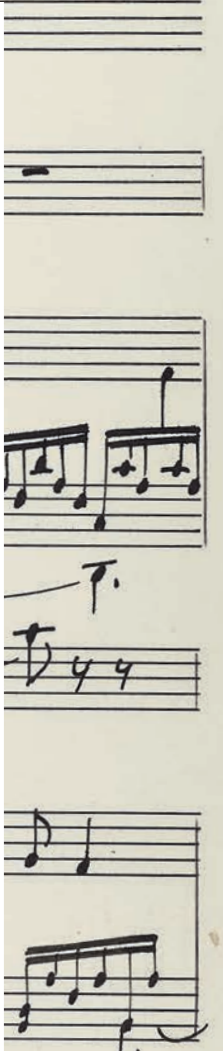
La musique de film occupe une place si particulière dans l'œuvre du compositeur que la distinction des genres n'est pas toujours opérante : Raúl Ruiz emploie fréquemment dans ses films des pièces « contemporaines » qui n'avaient pas, à l'origine, été composées pour le cinéma. Inversement, Jorge Arriagada réorchestre parfois des thèmes qui donnent naissance, des années après les sorties des films en salle, à de nouvelles œuvres.

Le fonds permet une incursion dans l'œuvre de nombreux autres réalisateurs : Jean-Pierre Mocky (*Le Miraculé* en 1987), Laurent Perrin (*Buisson ardent* en 1987, *30 ans* en 2000), Olivier Assayas (*L'Enfant de l'hiver* en 1988), Pascal Kané (*Le Monde d'Angelo* en 1998, *Rêves en France* en 2003), Barbet Schroeder (*La Vierge des tueurs* en 2000) ou encore Philippe Le Guay (*Les Deux Fragonard* en 1989, *Les Femmes du 6^e étage* en 2011, *Alceste à bicyclette* en 2013). Certaines partitions numériques renvoient à des films très récents comme *Le Cahier noir* (Valeria Sarmiento, 2018) et *Entierro* (Maura Morales, 2019).

La musique sous toutes ses formes

Si ce don vient enrichir les collections sur la musique de film de la BnF – représentées notamment par les fonds Arthur Hoérée, Claude Arrieu, Carlos d'Alessio, Pierre Jansen et Antoine Duhamel –, il se fait aussi l'écho, par son caractère multisupport, des enjeux les plus actuels de conservation et de patrimonialisation. Le lot de partitions au format PDF permet d'alimenter la filière consacrée à la conservation pérenne des documents numériques natifs et sera bientôt consultable en salles de recherche, via Gallica intra muros. ©

Lou Delaveau



Jorge Arriagada,
Partition manuscrite
de la sonate de
Vinteuil composée
pour l'adaptation
cinématographique du
Temps retrouvé de
Raúl Ruiz en 1999
BnF, Musique

Un trésor de la BnF, la coupe d'Arcésilas

À la faveur du retour sur le site Richelieu de la collection d'objets du département des Monnaies, médailles et antiques, *Chroniques* propose de redécouvrir l'un de ses trésors, un vase longtemps attribué à la cité grecque de Cyrène, située aujourd'hui en Libye. La coupe d'Arcésilas sera exposée dans le futur musée du site Richelieu.

Une surprise attend celui que séduit d'abord l'élégance des frises ornementales qui tapissent extérieurement la vasque. Car une ambitieuse scène historique s'étale au bassin de cette coupe fabriquée en Laconie (Grèce). Le caractère unique de son sujet comme l'attribution, fautive mais tenace, de la série à laquelle elle appartient à la cité de Cyrène (Libye) ont contribué à la célébrité de la coupe d'Arcésilas.

Sur l'agora de Cyrène, vers 560 av. J.-C.

Sous un dais, Arcésilas, nommé par une inscription peinte, supervise le traitement de la cueillette du *silphium*, une plante de la famille des ombellifères dont les Anciens faisaient les usages les plus variés, culinaires aussi bien que médicaux, mais qui, rétive à la culture, ne poussait que dans la steppe libyenne. De cette panacée, les rois de la dynastie grecque des Battiades, qui règne sur Cyrène du VII^e au V^e siècle av. J.-C., ont fait leur emblème et une source de revenus, en érigeant en monopole son exploitation commerciale au détriment des indigènes. Sous le regard de celui dans lequel on reconnaît le roi Arcésilas II, les tubercules de *silphium* sont répartis en ballots de poids constant à l'aide d'une balance, et confiés au gardien des caves du palais, astucieusement rendues par l'exergue qui

divise le médaillon. Alentour, un véritable bestiaire proclame le goût animalier des peintres laconiens. Mais pas seulement. L'analogie qu'il contribue à établir avec l'iconographie égyptienne de la pesée des âmes a frappé les commentateurs : le pharaon Amasis était un puissant soutien au pouvoir menacé d'Arcésilas II dit le dur, confronté à la fois à l'hostilité des natifs et à la sécession de l'aristocratie. S'agit-il d'une charge contre un monarque âpre au gain, soutenu de l'extérieur mais haï de son peuple ? Ou au contraire d'une image de propagande célébrant le pouvoir royal par la mise en scène de sa richesse économique et l'allusion à l'allié égyptien ? C'est là quoi qu'il en soit un document capital sur le commerce antique en Méditerranée.

Un chef-d'œuvre laconien

Parce que le décor du vase est planté à Cyrène, c'est à ce foyer que l'on a d'abord attribué la production de ces coupes à figures noires sur fond blanc découvertes surtout en Italie. Faut-il lui préférer le site voisin de Naucratis, comptoir grec dynamique en terre égyptienne ? À moins que le recours à l'alphabet laconien ne pointe plutôt un

centre métropolitain tel que Sparte ou Sicyone ? Les vases qualifiés à tort de « cyréniens » voire de « lacono-cyréniens » sont définitivement rendus à l'artisanat laconien par les fouilles anglaises menées à Sparte au début du XX^e siècle : un matériel abondant y atteste une production locale durable.

Un vase voyageur

Actif à Sparte, donc, l'anonyme Peintre d'Arcésilas, baptisé d'après son chef-d'œuvre, a-t-il voyagé pour observer son sujet exotique ? Peut-être. Mais que dire de l'itinéraire accompli par la coupe elle-même : produite en Laconie, transportée par un navire probablement samien jusqu'en Étrurie (pour sceller une entente commerciale ?), découverte vers 1832 à Vulci (Italie) dans la tombe d'un aristocrate étrusque, elle gagne bien vite l'une des plus fameuses collections privées d'antiques jamais formées, celle d'Edme-Antoine Durand (1768-1835), avant que Désiré Raoul-Rochette, conservateur du cabinet des Médailles, n'en fasse l'acquisition après le décès de l'amateur, en 1836. ©

Louise Détrez



Ci-dessus
La coupe d'Arcésilas
(VI^e siècle avant J.-C.)
BnF, Monnaies,
médailles et antiques

En haut, à gauche,
et ci-contre
La coupe d'Arcésilas
présentée par Louise
Détrez
Photo Béatrice
Lucchese





Hippolyte Destailleur, architecte et collectionneur

Architecte de renommée internationale, Hippolyte Destailleur fut aussi un grand collectionneur de livres et d'œuvres graphiques. La BnF conserve plusieurs milliers de dessins issus de sa collection composée de vues de paysages et de monuments, de dessins d'architecture et de décors de théâtre.

Hippolyte-Alexandre-Gabriel-Walter Destailleur (1822-1893) est architecte comme son père, François-Hippolyte (1787-1852), auquel il succède. Après s'être fait connaître par ses réalisations pour le ministère de la Justice (1853), il reçoit de nombreuses commandes privées, pour des hôtels particuliers à Paris comme l'hôtel de Béarn, qui abrite aujourd'hui l'ambassade de Roumanie, des châteaux en province comme le château de Mouchy ou encore à l'étranger, tel le château de Waddesdon en Angleterre pour le baron Ferdinand de Rothschild.

ont sa prédilection : les dessins d'ornement, les dessins de paysages et de monuments, les vues topographiques ou les décors de théâtre. D'une grande érudition, il annote – très soigneusement, au crayon – presque toutes les œuvres qu'il possède, proposant très souvent des attributions et des identifications.

Des fonds sur l'histoire du théâtre, de Paris ou des provinces françaises

Dès 1866, il commence à se dessaisir d'une partie de sa collection, alors vendue aux enchères, sans interrompre pour autant ses achats et en reconstituant de nouveaux ensembles. En 1879, ses dessins d'ornement sont achetés par le Kunstgewerbe Museum de Berlin. Dix ans plus tard, c'est la Bibliothèque nationale qui se porte acquéreur d'un ensemble de plusieurs centaines de dessins et estampes relatifs au théâtre, qui constitue aujourd'hui une source majeure pour l'histoire des décors et costumes de scène et de l'architecture théâtrale, avec des dessins de Daniel Rabel, Jean Bérain, Charles de Wailly...

Un an plus tard, en décembre 1890, ce sont plus de mille dessins sur Paris qui sont achetés par le cabinet des Estampes à Hippolyte Destailleur, par l'intermédiaire d'un marchand. Les dessins, collés dans de grands volumes, sont classés selon une logique topographique venant bousculer la chronologie, les dessins d'Androuet du Cerceau étant disposés à la suite de ceux de Gabriel de Saint-Aubin ou de Charles Percier. Si les vues topographiques dominent l'ensemble, de nombreux dessins d'architecture aux statuts divers viennent documenter l'histoire du bâti : dessins de présentation, d'exécution, plans de masse ou études de détails.

Après la mort de l'architecte le 16 novembre 1893, une troisième acquisition vient enrichir les collections du cabinet des Estampes de plus de trois milliers de dessins, eux aussi rassemblés dans des portefeuilles reliés par l'architecte et concernant, quant à eux, les provinces de France. Ces trois achats exceptionnels par la Bibliothèque nationale n'épuisent pas l'immense collection Destailleur, dont certains ensembles sont toujours aujourd'hui en mains privées. L'intégralité de la collection Destailleur est cataloguée. Elle est en majeure partie numérisée et aujourd'hui accessible sur Gallica (c.bnf.fr/OE7). ©

Pauline Chougnet

Le goût de la collection

Son père lui donne le goût de la collection en lui léguant sa bibliothèque de travail. Il l'augmente et la transforme en une vaste collection de livres rares, d'estampes et de dessins qu'il achète lui-même auprès de libraires et de marchands. Si les œuvres d'artistes l'intéressent – il collectionne les productions des graveurs et lithographes contemporains tels que Honoré Daumier, Paul Gavarni, Nicolas-Toussaint Charlet, Eugène Lami... –, ce sont surtout les domaines proches de l'architecture qui



Ci-contre, à gauche
Abside de l'église de
Volvic, dessin (lavis)
de Louis-Jacques
Mandé Daguerre,
xix^e siècle
BnF, Estampes et
photographie

Ci-dessus
Le château de Raincy
construit en 1652,
gouache, xix^e siècle
BnF, Estampes et
photographie

Ci-contre, à droite
La Comédie-
Française, dessin
(à la plume et lavis
à l'encre de Chine)
d'Antoine Meunier,
xviii^e siècle
BnF, Estampes et
photographie

UNE JOURNÉE AU BNF DATA LAB

En octobre dernier, la BnF inaugurait son DataLab destiné à faciliter l'accès à ses collections numériques en accueillant les chercheurs et en leur proposant des services spécifiques. À cette occasion étaient révélés les cinq projets de recherche en humanités numériques retenus à l'issue de l'appel lancé en partenariat avec la très grande infrastructure de recherche (TGIR) du CNRS, Huma-Num.

Plus d'une centaine de chercheurs et professionnels de l'information étaient réunis, le 18 octobre dernier sur le site François-Mitterrand, pour assister au lancement officiel du BnF DataLab et à l'inauguration de ses espaces situés dans la salle X de la bibliothèque de recherche. Ils ont pu y découvrir les salles de réunion, les bureaux et l'infrastructure informatique dédiée (serveurs, espaces de stockage et logiciels permettant de travailler sur des corpus numériques) désormais mis à leur disposition.

Humanités numériques et bibliothèques

Pour expliquer la genèse du BnF DataLab, Emmanuelle Bermès, adjointe chargée des questions scientifiques et techniques auprès du directeur des Services et des réseaux, est revenue une dizaine d'années en arrière : « *La nécessité de mettre en place un tel projet est venue des chercheurs avec qui la BnF travaille : l'équipe du Labex OBVIL (Observatoire de la vie littéraire) nous avait à l'époque demandé une copie de Gallica, ce qui représentait déjà un volume de données impossible à caser sur un disque dur ! On est parvenu à leur fournir près de 135 000 documents, puis on s'est mis à réfléchir aux nouveaux types de services qu'il allait falloir mettre en œuvre pour répondre à de tels besoins.* » De fait, les pratiques de recherche en sciences humaines et sociales, de plus en plus outillées par les nouvelles technologies, ont évolué en même temps que la BnF a vu ses données

et collections numériques s'accroître. L'informatisation des catalogues, la numérisation des collections patrimoniales et l'apparition de corpus nativement numériques issus du dépôt légal du web ou de la dématérialisation des documents audiovisuels y ont contribué. L'avènement des humanités numériques, rendu possible par l'apparition de considérables gisements de données, a bouleversé la recherche et interrogé le rôle des bibliothèques.

Vers l'hybridation des compétences

Conçu à la fois comme un espace physique et un catalogue de services, le BnF DataLab a été imaginé afin d'accompagner les chercheurs dans l'accès aux collections et dans l'usage des outils que la BnF peut leur proposer pour la fouille de textes ou d'images, pour l'analyse de masse ou la visualisation de données. « *C'est important pour nous d'aller au-delà du seul accès aux collections numériques*, souligne Marie Carlin,

qui coordonne les espaces et services du BnF DataLab. *Notre ambition est d'en faire un lieu pluriel, qui facilite les échanges et qui permette une forme d'hybridation des compétences entre professionnels de l'information – comme les conservateurs et les bibliothécaires –, ingénieurs en sciences des données et chercheurs de toutes disciplines.* » Le partenariat avec Huma-Num s'inscrit dans cette optique : Antoine Silvestre de Sacy, ingénieur Huma-Num dédié au BnF DataLab, participera à l'accueil et à l'accompagnement des projets sélectionnés cet automne dans le cadre du premier appel.

Cinq projets pilotes

L'appel à projets lancé en juin 2021 conjointement par la BnF et Huma-Num a suscité 21 candidatures ; cinq ont été retenues. Trois d'entre elles portent sur les collections numériques disponibles dans Gallica : le projet Gallic(orpor)a, mené par Jean-Baptiste Camps (École nationale des chartes), Benoît Sagot (INRIA) et Simon



« L'AVÈNEMENT DES HUMANITÉS NUMÉRIQUES [...] A BOULEVERSE LA RECHERCHE ET INTERROGÉ LE RÔLE DES BIBLIOTHÈQUES »

Gabay (université de Genève), a pour objectif de mettre en place une chaîne de traitement des documents anciens en s'appuyant sur des technologies d'intelligence artificielle ; GallicaEnv, sous la direction de Guillaume Sapriel et Grégory Quenet (université Versailles-Saint-Quentin) prévoit l'élaboration d'un corpus de recherche en histoire environnementale ; enfin, Pierre Vernus (université Lumière-Lyon 2) et Marie

Puren (Epitech Paris) proposent avec le projet Agoda une analyse sémantique pour l'étude des débats à l'Assemblée nationale de la fin du XIX^e siècle. Les deux projets restants envisagent d'exploiter d'autres types de collections numériques : les archives du web avec Buzz F, de Valérie Schafer (université du Luxembourg) qui vise à établir une histoire de la viralité en ligne ; les collections vidéoludiques conservées au département

Son, vidéo, multimédia de la BnF, avec le projet sur la jouabilité de Fabrice Pirolli (Le Mans université / IUT de Laval) qui cherche à garantir un accès documenté aux jeux vidéo demain disparus. La diversité et l'ampleur de ces projets répondent pleinement à l'ambition première du BnF DataLab : favoriser l'expérimentation et les projets de recherche et développement sur les collections numériques de la Bibliothèque.

Mélanie Leroy-Terquem

Inauguration du
DataLab de la BnF
en octobre 2021
Photo Elie Ludwig

L'HISTOIRE DU QUARTIER RICHELIEU À LA LOUPE

Charlotte Duvette conjugue depuis quelques mois la fin d'une thèse en histoire de l'architecture et le projet « Richelieu. Histoire du quartier », porté conjointement, depuis 2018, par l'Institut national d'histoire de l'art, le Centre allemand d'histoire de l'art, la Bibliothèque nationale de France, l'École nationale des chartes et le centre André Chastel, rejoints en 2021 par l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL). Elle revient pour *Chroniques* sur la façon dont ce projet fait dialoguer chercheurs en sciences humaines et sociales et informaticiens.

Chroniques : Vous êtes depuis mars dernier cheffe du projet « Richelieu. Histoire du quartier », porté par un consortium d'institutions qui relèvent de natures et de champs disciplinaires variés : en quoi consiste-t-il ?

Charlotte Duvette : Le projet porte sur le quadrilatère Richelieu au sens large, soit un territoire compris entre le Palais-Royal, l'Opéra et la place des Victoires. Il a pour ambition d'établir une étude précise et transverse de l'histoire du tissu urbain de ce quartier entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XX^e siècle, sous l'angle architectural, culturel, économique et social. Le projet propose un point de vue qui vise l'exhaustivité sur le quartier Richelieu, en intégrant aussi bien l'échelle de la ville que celle du bouton de porte ! Si certains pans de l'histoire de ce quartier sont bien connus, comme ceux qui concernent les galeries, les monuments et les institutions qui s'y trouvent, d'autres aspects ont été peu explorés jusqu'à maintenant : c'est le cas des commerces, ou encore de l'habitat privé, sur lequel porte ma thèse de doctorat.

Comment fait-on de la micro-histoire sur un quartier aussi dense, à l'histoire aussi riche ?

Une première phase a consisté à travailler sur les cartes du quartier : Isabella Di Lenardo, chercheuse en humanités numériques et en histoire urbaine à l'École polytechnique fédérale de Lausanne, a pris en charge cette étape qui a d'abord permis d'aligner les cartes anciennes de



Charlotte Duvette
Photo Guillaume Murat

« UN POINT DE VUE QUI VISE L'EXHAUSTIVITÉ SUR LE QUARTIER RICHELIEU, EN INTÉGRANT AUSSI BIEN L'ÉCHELLE DE LA VILLE QUE CELLE DU BOUTON DE PORTE »

Paris avec la topographie actuelle. Sur cette carte, ont ensuite été géolocalisés les noms des commerçants extraits des bottins, almanachs et annuaires de commerce du XIX^e siècle – ce qui représente 220 000 entrées pour le seul quartier Richelieu !

La seconde phase, dont je m'occupe, s'attache à relier à ces informations l'iconographie qui est aujourd'hui à disposition dans les fonds patrimoniaux numérisés, notamment dans Gallica. Il peut s'agir de gravures, de photographies, de coupures de presse, d'affiches publicitaires, mais aussi de types de documents plus inattendus – jetons de commerce,

menus de restaurant, cartes de visite, croquis d'architecte. Pris à l'unité, ces documents sont lacunaires, mais rassemblés, ils permettent d'amasser un nombre considérable d'informations. En ce sens, l'interdisciplinarité constitue un pilier du projet : les données textuelles et visuelles qui sont agrégées proviennent de disciplines variées ; elles se complètent et s'enrichissent les unes les autres.

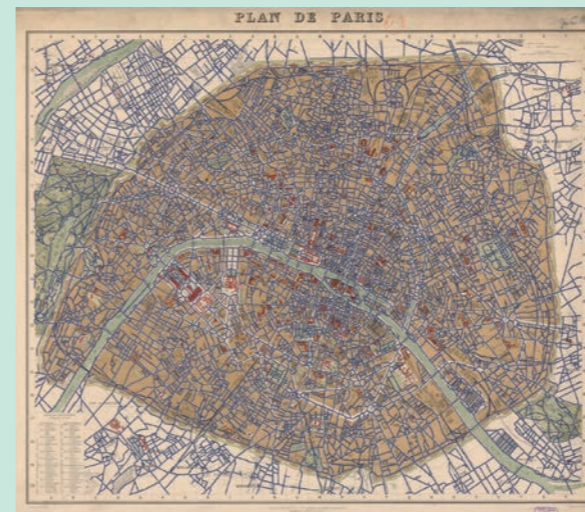
Quelle forme va prendre la collecte de l'ensemble de ces données sur le quartier Richelieu ?

Un des objectifs du projet est la

mise en place d'une plateforme numérique collaborative. Destinée à la fois aux chercheurs et aux amateurs d'histoire de l'art, d'architecture ou encore de généalogie, celle-ci permettra de consulter les données agrégées et de les enrichir au fur et à mesure. Je ne suis pas une spécialiste des humanités numériques ou du *big data* : je suis une historienne de l'architecture qui travaille avec des données numériques – et qui est absolument convaincue de leur utilité ! C'est pourquoi Loïc Jeanson, ingénieur informaticien spécialisé dans l'exploitation et la modélisation des données patrimoniales, m'a rejoint pour

travailler à l'élaboration de ce système d'information innovant, grâce à un financement de la Fondation des sciences du patrimoine. Mes recherches vont sans doute s'orienter en fonction des choix techniques qui seront faits dans les mois à venir pour construire la plateforme. C'est là que réside l'enjeu et l'intérêt de ce type de projet, dans la complémentarité des profils et l'adaptation mutuelle aux contraintes d'univers différents – en l'occurrence, celui de l'ingénierie numérique et celui de l'histoire du tissu urbain.

**Propos recueillis par
Mélanie Leroy-Terquem**



Plan de Paris, dressé par Alexandre Aimé Vuillemin, 1894
BnF, Cartes et plans

Avec Jadis, géolocalisez-vous dans le passé

Dans le cadre d'une collaboration scientifique entre le département des Cartes et plans de la BnF et l'École polytechnique fédérale de Lausanne, le projet Jadis a utilisé des technologies d'intelligence artificielle pour traiter un corpus de cartes anciennes de Paris. L'algorithme élaboré a permis de vectoriser automatiquement des plans anciens – ce qui revient à transformer les images numérisées en images vectorielles lisibles par un ordinateur. Celles-ci ont ensuite été réalignées sur un fond de carte actuel couplé à une base de données de noms de rues parisiennes historiques.

Une application en ligne, développée par Rémi Petitpierre, donne à voir une partie des résultats du projet. On peut s'y promener dans 350 cartes de Paris, la plus ancienne datant de 1760 et la plus récente de 1949 : en tapant une adresse disparue ou toujours existante dans son moteur de recherche, l'outil permet de s'y géolocaliser et de remonter le temps. Ainsi peut-on voir, au fil des décennies, les rues apparaître et disparaître, les faubourgs se densifier et la ville se transformer.

bnf-jadis.github.io

L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE AU SERVICE DE LA CONSERVATION DES COLLECTIONS

La BnF abrite plusieurs dizaines de millions de documents patrimoniaux qui relèvent de problématiques de conservation matérielle très variées. Pour aider les experts à traiter une telle masse, Alaa Zreik, doctorant en informatique, travaille depuis trois ans à l'élaboration d'un programme d'intelligence artificielle capable de prédire l'état sanitaire des collections de la Bibliothèque.

« Le plus difficile pour moi, ce n'est pas de modéliser des données, c'est d'expliquer simplement ce que je fais à des gens qui ne sont pas familiers du machine learning », confie Alaa Zreik avec un sourire. Après une licence en informatique à l'université libanaise de Beyrouth, il a rejoint l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines (UVSQ) et découvert le monde de la conservation patrimoniale avec un master sur la qualité des données au musée du Louvre. Sa thèse de doctorat, commencée en 2018, s'inscrit dans le cadre d'un projet financé par la Fondation des sciences du patrimoine et intitulé « Fouille de données et algorithmes de prédiction de l'état des collections (DALGOCOL) », qui associe l'UVSQ et la BnF. « Les musées et les bibliothèques, explique-t-il, sont des institutions riches en données qui offrent un grand intérêt pour les chercheurs travaillant sur l'intelligence artificielle. »

Un volume considérable d'informations sur les documents

De fait, la mise en place des systèmes d'information de la BnF à l'ouverture du site François-Mitterrand en 1995 a conduit à la production de quantités massives de données concernant l'état des documents, qu'il s'agisse des traitements de conservation et de restauration ou de l'historique des communications aux lecteurs. Or ces informations n'ont pas toujours été structurées de façon uniforme et ont pu varier en fonction des types de documents, des métiers concernés ou des applications utilisées. Philippe Vallas, directeur adjoint du département de la Conservation de la BnF, a ainsi dénombré 28 bases de données susceptibles de fournir des informations sur l'état physique des collections.



Alaa Zreik
Photo Laurent Julliard

« LES MUSÉES ET LES BIBLIOTHÈQUES SONT DES INSTITUTIONS RICHES EN DONNÉES QUI OFFRENT UN GRAND INTÉRÊT POUR LES CHERCHEURS TRAVAILLANT SUR L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE »

Recenser les données de conservation...

La première tâche d'Alaa Zreik a donc consisté à comprendre le fonctionnement des applications et des bases de données utilisées par les bibliothécaires de la BnF, puis à identifier et classer les dégradations et traitements que peuvent subir les documents. Les différentes catégories de rayures, pliures, mouillures ou déchirures, les protocoles de dépoussiérage, désinfection ou désacidification, les réparations effectuées par les restaurateurs, ou encore les procédures de reliure manuelle ou mécanisée ont été recensés afin

de définir une terminologie stable. Une trentaine de types d'événements susceptibles de ponctuer la vie d'un document ont ainsi été identifiés.

...pour prédire l'état des documents

« À partir de là, j'ai créé une ontologie, c'est-à-dire un modèle conceptuel définissant des relations possibles entre les différents événements qui peuvent affecter les documents, et j'ai représenté l'histoire de la conservation des documents par des trajectoires sémantiques », explique Alaa Zreik. Cette ontolo-

gie, qui a vocation à être utilisée par d'autres institutions patrimoniales, a été publiée et a valu au chercheur et à sa directrice de thèse le prix du meilleur article de la 15^e conférence RCIS (*Research Challenges in Information Science*).

Une fois ce modèle établi, il devient possible de calculer, en fonction des données disponibles sur les collections, la similarité des trajectoires de documents – et de prédire leur état futur. « DALGOCOL nous donne à voir l'intérêt que peut présenter l'intelligence artificielle pour la conservation, souligne Philippe Vallas,

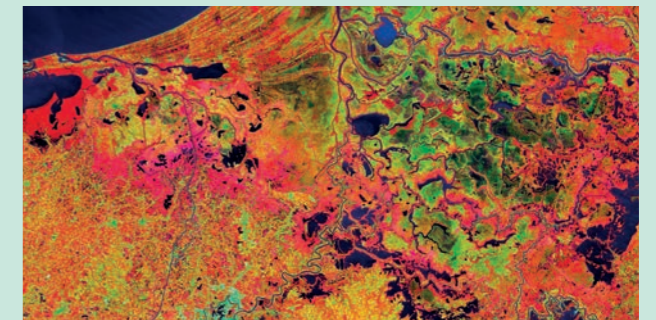
mais il nous montre aussi – et ça a donné lieu pour nous à une véritable prise de conscience – que ce type de projet ne peut se transformer en outil de travail que si les données sur lesquelles on s'appuie sont de bonne qualité. » Pour l'heure, les informations sur l'état matériel des collections, parce qu'elles sont lacunaires ou non encore informatisées, ne permettent pas d'envisager le passage à une application effective : une réflexion est en cours pour améliorer la description matérielle de l'ensemble des collections de la BnF. **Mélanie Leroy-Terquem**

Retour vers les « Futurs fantastiques »

Du 8 au 10 décembre derniers, la BnF organisait la 3^e conférence internationale de la communauté ai4lam (intelligence artificielle pour les bibliothèques, les archives et les musées), intitulée les « Futurs fantastiques », en collaboration avec les bibliothèques de l'université Paris-Saclay.

Après une journée de lancement sur le campus de l'université Paris-Saclay le 8 décembre 2021, la communauté ai4lam, dont la BnF est membre, s'est donné rendez-vous sur le site François-Mitterrand pour deux jours de conférences, tables rondes et ateliers sur l'actualité de l'IA dans les bibliothèques, archives et musées.

Menés en français et en anglais, les débats ont permis à des représentants d'institutions françaises et internationales très diverses de dresser un panorama des défis que représente l'IA sur les plans techniques et scientifiques comme sur les plans organisationnels, juridiques et éthiques. L'ensemble des thèmes relatifs au développement de l'IA dans les institutions culturelles a pu être couvert par les retours d'expérience, confrontations de cas d'usage



et tables rondes prospectives. Parmi les temps forts de ces journées, les conférences introductives de Marion Carré, co-fondatrice et présidente de l'entreprise AskMona, qui vise à mettre l'IA au service de l'accès à la culture, et d'Yves Citton, professeur de littérature et médias à l'université Paris 8, ont contribué à éclairer les « Futurs fantastiques » que les technologies d'intelligence artificielle peuvent réserver aux institutions culturelles et à leurs usagers.

Revoir en vidéo les « Futurs fantastiques » : www.bnf.fr/fr/les-futurs-fantastiques



Cartographie et papeterie nostalgiques

En collaboration avec la BnF, les éditions Reliefs rééditent des trésors de la cartographie ancienne et des planches de botanique issues des collections de la Bibliothèque, sous forme de posters grands formats et de carnets de notes illustrés.

« Géographie nostalgique » : tel est le titre de la collection de cartes anciennes rééditées, choisies dans les fonds du département des Cartes et plans de la BnF. Il fait écho à la rubrique éponyme de la revue semestrielle *Reliefs*, dont chaque numéro rassemble autour d'un thème – Vivants, Forêts, Volcans, Fleuves, Lacs... – les réflexions d'écrivains, chercheurs, géographes ou philosophes dans une approche transversale.

Imprimée sur un papier de qualité, sous la forme d'un poster, chaque carte est représentée au recto, avec son histoire au verso, et insérée dans un élégant fourreau de craft gris aux finitions argentées. La collection offre un panorama des plus beaux trésors de la cartographie : parmi les six cartes de la BnF rééditées à ce jour, datant pour la plupart du XIX^e siècle, on trouve des vues à vol d'oiseau de Paris et de la Suisse, une carte générale de la lune de 1887, une carte de la ville de Kyoto en 1863, ou encore une carte des montagnes, fleuves et cascades

en 1826, qui répertorie les plus hautes montagnes, les plus longs fleuves et les cascades les plus élevées, témoignant de l'état des connaissances géographiques à cette époque.

Édités également dans ce cadre, deux types de carnets illustrés par des planches de botanique et alternant pages lignées et pages blanches sont proposés aux amoureux de l'écriture et du dessin. Le premier reproduit des dessins de fleurs extraits d'un recueil conservé au département des Estampes et de la photographie, de Madeleine-Françoise Basseporte (1701-1780), grande figure féminine de l'illustration botanique. Le second carnet invite à la redécouverte du dessin naturaliste avec des illustrations tirées d'un album aujourd'hui conservé à la Réserve Vilmorin-Andrieux dans la seconde moitié du XIX^e siècle, il représente des fleurs rustiques, des légumes et des plantes fourragères. © **Véronique Pellier** reliefseditions.com



Les cartes
Format plié : 33,8 x 19,6 cm
Format déplié : 98 x 68 cm
Bilingue français-anglais
17 €
Reliefs éditions, 2020



Les carnets de notes
14,8 x 21 cm (A5)
64 pages
Planches illustrées
14 €
Reliefs éditions, 2021

Ci-dessus
Carte de Kyoto de 1861-1863
BnF, Cartes et plans

Chroniques de la Bibliothèque nationale de France est une publication trimestrielle

Présidente de la Bibliothèque nationale de France
Laurence Engel

Directeur général
Kevin Riffault

Délégué à la communication
Patrick Belaubre

Responsable éditoriale
Sylvie Lisiecki

Comité éditorial
Jean-Marie Compte
Muriel Couton

Marie-Caroline Dufayet
Joël Huthwohl
Olivier Jacquot
Anne Pasquignon
Alexandrine Monnier
Céline Leclaire

Bruno Sagna
Rédaction, suivi éditorial
Mélanie Leroy-Terquem
Secrétariat de rédaction
Karine Moreaux

Rédaction, coordination agenda
Sandrine Le Dallic
Mélanie Leroy-Terquem
Karine Moreaux

Conception graphique
Jérôme Le Scannf

Réalisation
Claire Ardenti
Laëtitia Giocanti

Iconographie
Nathalie Russo

Production photo
Jérémy Halkin

Ont collaboré à ce numéro :
Angel Clemares
Sciences et techniques

Jérémy Chaponneau
Philosophie, histoire, sciences de l'homme
Pauline Chougnat
Estampes et photographie
Héloïse Conésa
Estampes et photographie
Christophe Da Silva
Sciences et techniques
Laurence Decobert
Arts du spectacle

Lou Delaveau
Musique

Louise Détrez
Monnaies, médailles et antiques

Lise Fauchereau
Arts du spectacle

Jérôme Fronty
Musique

Marie Odile Germain
Manuscrits
Maximilien Girard
Manuscrits
Joël Huthwohl
Arts du spectacle

Patrick Le Bœuf
Arts du spectacle
Céline Leclaire
direction des Services et des réseaux
Laëtitia Pascolini
Littérature et art
Véronique Pellier
Éditions
Hélène Raymond
Droit, économie, politique

Remerciements :
Rosalba Agresta
Ange Aniesa
Emmanuelle Bernès
Marie Carlin
Philippe Chevallier
Hélène Cixous
Pauline Darleguy
Isabelle Degrange
Charlotte Duvette
Frédérique Duyrat
Joël Huthwohl
Arnaud Laborderie
Amanda Maunory

Catherine Meurisse
Jean-Philippe Moreux
Élisabeth Roudinesco
Benjamin Stora
Philippe Vallas
Alaa Zreik

Impression
Imprimerie Vincent
Tours ISSN : 1283-8683

Pour recevoir gratuitement *Chroniques* à domicile, abonnez-vous en écrivant à chroniques@bnf.fr

Crédits photographiques

Couverture (1^{ère} et 4^e), 4, 7, 8, 10 : Jean Leblanc ; 2 : Léa Crespi / BnF ; 3 : Elie Ludwig / photo BnF ; 2 : Léa Crespi / BnF ; 14 hg : Aurélie Scouarnec ; 14 bg : Guillaume Zulli, courtesy galerie Clémentine de la Ferrière ; 14 hd : Yann Dattessen ; 14 md : Image Deanna Dikeman © Andreas B. Krueger / Chose Commune ; 14 bd : Grégoire Eloy ; 17, 18 et 19 : BnF ; 19 b : BnF Éditions ; 20 : Margaux Shore ; 21 h : BnF ; 21b : Opate / Bridgeman Images ; 22 : BnF ; 23 : Vincent Fournier / JA ; 24, 25 et 26 : Elie Ludwig / BnF ; 27 : Wolinski / photo BnF ; 28 : Michèle Laurent ; 29 : Elie Ludwig / BnF ; 31 : Bridgeman Images ; 32 : Bread and Puppet / photo BnF ; 32 b : Peter Schumann / photo BnF ; 33 : BnF ; 34g : Robert DOISNEAU/GAMMA RAPHO ; 34 d : Christian Rose / Fastimage ; 35, 38 h, bg et bd : BnF ; 37 hg, bg et d : Béatrice Lucchese / BnF ; 41 : Elie Ludwig / BnF ; 43 : BnF ; 44 : Laurent Julliard / Contextes / BnF ; 45 : USGS ; 46 et 47 : BnF ; 46 m et b : Reliefs éditions